

BULLETIN

SALÉSIE N

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Menilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XX^e ANNÉE — N^o 2

Paraît une fois par mois.

FÉVRIER 1898

LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE DON BOSCO 1888 — 31 janvier — 1898

DIX ans se sont écoulés depuis que s'est produit un fait en soi insignifiant, très naturel, si naturel qu'il se répète chaque jour des milliers de fois sous nos yeux sans affecter, ordinairement du moins, d'une façon appréciable notre sensibilité. Ce fait a ému profondément l'Italie d'abord, qu'il intéressait plus directement, et puis, on peut l'affirmer, le monde entier. Le 31 janvier 1888, en une pauvre cellule d'une maison religieuse de Turin, sous le regard de Dieu, un humble prêtre de Jésus-Christ s'endormait tranquille-

ment dans le Seigneur. Humble dans son origine puisqu'il était né au sein d'une famille de pauvres et obscurs paysans, les années de sa première enfance, comme il se plaisait à le redire, surtout lorsque sa présence suscitait l'enthousiasme des foules, l'avaient vu partager son temps entre les travaux des champs et la garde des troupeaux; humble dans sa vie, puisque sans s'occuper le moins du monde de ses propres intérêts, uniquement désireux de procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes, né pauvre, il tint à honneur de terminer sa carrière mortelle dans la pauvreté.

Quel était donc cet humble prêtre dont le départ suprême pouvait émouvoir à

ce point le monde, et non seulement le monde catholique, ce qui n'offrirait rien d'extraordinaire, mais jusqu'à ce monde frivole et sceptique, habitué à payer d'ingratitude les bienfaits de tout genre dont il est redevable au ministre de Dieu, objet ordinaire de sa haine ou de son mépris ?

Nos chers Coopérateurs l'ont déjà deviné : ce prêtre était notre bien-aimé Père et Fondateur, Don Jean Bosco. Devant ce prêtre, le monde entier n'a cessé de s'incliner avec la plus reconnaissante vénération ; de tous les rangs de la société, un hommage unanime lui apporte le tribut que l'on offre aux bienfaiteurs les plus grands et les plus généreux de l'humanité, « à ce héros glorieux, type achevé de la charité chrétienne, dont l'esprit et le cœur n'ont eu de pensées et d'affections que pour le bien de ses frères en J.-C. (1).

Nos chers lecteurs connaissent trop les œuvres admirables de ce héros de la charité, pour que nous nous attardions à les décrire. Humble ruisseau qui, d'abord imperceptible filet argenté s'échappant des profondeurs d'une montagne imposante, bondit sur les rochers, gronde au fond des précipices, se trace un cours capricieux, et, sans perdre un pouce du terrain conquis par lui, voit son lit s'élargir sans cesse jusqu'au moment où, devenu fleuve majestueux, il arrose de sa fécondité toute une vaste plaine, les œuvres immortelles de Don Bosco ont infusé à notre triste époque une vie nouvelle ; elles ont déposé dans son sein des germes précieux qui ont produit et continueront de produire des fruits abondants et savoureux ; elles ont fait circuler dans tout son être des trésors d'énergies saintes, image de la sève puissante que la fraîcheur des eaux et les chauds rayons du soleil répandent dans la nature.

Si l'on jette un regard attentif sur la grande entreprise de salut menée à bien par Don Bosco en un laps de temps si

(1) DON BOSCO Y SU OBRA, par S. G. M^{sr} Spínola, archevêque de Séville.

court, et sans aucun des moyens proportionnés à la fin qu'il se proposait, on reconnaîtra à cette entreprise tous les caractères que nous avons décrits : en d'autres termes, il faudra absolument y voir le doigt de Dieu la dirigeant et le souffle de Dieu l'animant, il faudra la proclamer souverainement divine et surnaturelle. « Venir à bout d'entreprises colossales sans le secours d'aucun des éléments ordinaires de succès, ou à l'aide d'éléments hors de proportion avec l'ampleur des desseins, ce n'est pas là seulement chose grande et merveilleuse : c'est chose prodigieuse, c'est une œuvre qui plonge ses racines non point dans l'ordre des évènements naturels, c'est une œuvre tout simplement surhumaine. Nous avons là le caractère vrai des institutions fondées par Don Bosco. Est-il possible de comprendre, sans l'intervention d'une puissance supérieure, comment un prêtre pauvre, humble, sans influence, privé de l'autorité que confère une position élevée, ait pu concevoir des desseins si extraordinaires et les réaliser à souhait ? Que l'on nous présente des hommes ayant fait, sans or, sans argent, sans la moindre pierre précieuse, des diadèmes, des couronnes et des bijoux magnifiques, des ornements princiers ; — que l'on offre à nos regards des tours élancées et gracieuses construites sans matériel d'aucune espèce ; — de belles statues modelées par un artiste de génie n'ayant eu à sa disposition ni bois, ni marbre, ni métal, ni ciseau : nous croirons alors que l'œuvre de Don Bosco est purement humaine, un produit du génie, de l'industrie et de la puissance de l'homme. — En attendant que ce renversement de tout l'ordre établi de Dieu soit devenu la loi normale de la création, nous persisterons à affirmer hautement que cette œuvre est non seulement extraordinaire et merveilleuse, mais encore surhumaine dans toute la force du mot, comme en ont jugé la haute intelligence et le sens éminent des choses de Dieu du grand Pontife assis aujourd'hui sur la chaire de Pierre (1) ».

(1) Opusc. cité.

Dès lors, il est facile de comprendre que la riante Italie, la patrie des arts, centre providentiel du catholicisme, et, par suite, le point de départ des plus grandes et des plus généreuses entreprises ayant trait au bien de l'humanité, ait inscrit Don Bosco au livre de ses gloires

parle le Psalmiste, pour aller réjouir l'Église de Jésus-Christ jusqu'aux derniers confins de la terre. Ces considérations, auxquelles le dixième anniversaire de la mort de Don Bosco communique quelque chose de sa pieuse solennité, avaient frappé non seulement les fils de Don Bosco, mais



DON BOSCO

les plus pures, et s'énorgueillisse de l'Œuvre salésienne comme de son titre les plus précieux à l'admiration de notre siècle. Cette pensée est particulièrement vraie pour Turin, berceau de l'Œuvre salésienne et maintenant son cœur, d'où la vie surnaturelle la plus intense jaillit avec l'impétuosité du fleuve divin dont

aussi nombre de ses meilleurs amis. La toute première pensée devait naître au cœur de notre vénéré Père Don Rua : aussi nos chers Coopérateurs ont-ils pu lire dans la lettre annuelle du Successeur de Don Bosco une affectueuse et pressante invitation à fêter ce dixième anniversaire. La presse catholique de la Péninsule, et surtout l'*Italia Reale—Corriere Nazionale* de Turin, ont fait à cette idée le meilleur accueil et l'ont présentée à leurs lecteurs en termes chaleureux. Nous tenons à signaler aussi la circulaire que divers Comités diocésains de nos Coopérateurs, et en particulier celui de Vérone, ont envoyée aux amis de nos Œuvres. La solennisation du dixième anniversaire de la mort de Don Bosco revêtira trois formes principales : services funèbres et largesses de suffrages, le 31 janvier, pour l'âme de Don Bosco, ce jour-là retournée à Dieu voilà

dix ans ; conférences ayant pour but de mieux faire connaître, répandre le plus possible l'Œuvre salésienne et lui procurer des ressources ; enfin ériger une église monumentale au Séminaire des Missions salésiennes de Turin-Valsalice, près du tombeau de notre vénéré Fondateur. Divers groupes de nos Coopéra-

teurs d'Italie ont initié un mouvement et des souscriptions en vue de hâter la construction de cette église. Est-il défendu de voir dans cette touchante spontanéité des amis de nos Œuvres comme un premier pas vers une sorte de pieuse entente internationale, qui permettrait à tous nos chers Coopérateurs de concourir à l'érection du pieux monument ? Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, ces trois formes éminemment pratiques de notre admiration filiale et de notre gratitude fidèle offrent un champ considérable à toutes les bonnes volontés.

Nous ne dirons rien de particulier au sujet des services et suffrages solennels, demandés par notre vénéré Supérieur général : le *Bulletin* de janvier a dû provoquer ces pieuses démonstrations. Mais nous nous permettons d'insister sur les deux autres points. A mesure que les Œuvres salésiennes seront plus connues et plus largement secourues, on verra croître et se multiplier le nombre des ouvriers apostoliques dont elles ont besoin pour se soutenir et puis augmenter leur champ d'action, avec grand profit pour la gloire de Dieu et de la Vierge Auxiliatrice, la Madone bénie qui eut en Don Bosco un instrument si fidèle. Aucune des nations où s'exerce l'apostolat salésien ne voudra laisser à la seule Italie catholique les charges glorieuses dont nous avons parlé plus haut.

« Il est des institutions qui passent sans laisser aucun vestige de leur existence, ni rien qui puisse en éterniser la mémoire ; d'autres au contraire, non seulement vivent, mais se propagent d'une façon merveilleuse, après avoir conquis le respect des plus indifférents, et même, s'il s'agit d'œuvres de piété et de zèle, après s'être assuré le concours des ennemis de Dieu et de l'Église. — L'Œuvre de Don Bosco, est-il besoin de le dire, appartient à cette dernière catégorie. Fleur gracieuse et robuste poussée en pleine terre dans le champ catholique où elle brille entre toutes les autres ; pierre précieuse exposée à tous les regards, palais de la charité qui dresse sa masse imposante en face de notre siècle égoïste, elle est ap-

pelée à des bénédictions qui seront la joie et le salut de bien des âmes.... Ce que Don Bosco a tiré de son cœur de prêtre, il n'a pas voulu en faire présent à ses seuls compatriotes mais bien au monde entier ; son Œuvre n'est pas une institution italienne proprement dite, mais foncièrement catholique.

Le zèle de l'homme de Dieu, comme s'il se fut trouvé à l'étroit sur ce territoire d'un seul peuple, a franchi les monts, a traversé les mers, pour envahir toutes les plages du globe ; de fait, presque sur tous les points du monde on trouve des Maisons de Don Bosco (1). »

Don Bosco a aimé la France de toute la tendresse surnaturelle de son cœur sacerdotal ; de son vivant, il a goûté la consolation de sentir qu'on le payait de retour. Il en a eu des preuves qui lui ont permis de faire du bien à des âmes nombreuses. Son tombeau exercera donc sur la France une attraction puissante, irrésistible ; nous en sommes sûrs et l'avenir nous donnera raison.

En 1887, un an avant la mort de Don Bosco, et au jour de sa fête, (2) une voix française et salésienne rappelait en ces termes les liens qui unissaient la France au Serviteur fidèle de la Vierge Auxiliatrice.

Un jour, dans la riante patrie que Dieu vous avait donné à aimer, votre zèle se trouve à l'étroit : les âmes manquent vite à ceux qui en connaissent le prix.

Vous vous êtes souvenu alors que Rome chrétienne a donné au monde trois filles de grande race, ou plutôt trois reines — est-il de race plus grande que celle des martyrs ?

L'Italie, la France, l'Espagne sont assises sur les bords merveilleux de la Méditerranée, qui leur apporte chaque jour, avec le flot de Rome, un souffle de vieille foi. Elles n'ont point de frontières. Les Alpes et les Pyrénées ne les séparent pas : ce sont des signes qui indiquent les héritages et marquent le partage des gloires.

Vos labeurs bénis avaient déjà consolé l'I-

(1) Opusc. cité.

(2) Voir *Bulletin* de 1887.

talie, quand vous avez regardé la France comme on regarde ceux que l'on veut sauver.

C'était, du reste, mettre de l'ordre dans le bienfait et prendre le vrai chemin de l'Espagne. La France comprit votre regard.

Elle occupe, dans la grande famille latine, une place que vous connaissez bien.

La charité la subjugué, le dévouement la séduit, le sacrifice la transporte; il y règne, à l'état de sainte contagion, un irrésistible besoin de générosité: elle ne saurait se marchander à qui se prodigue. Aussi le don de Dieu y trouve-t-il toujours des âmes faites pour le connaître et pour le goûter.

Vous savez bien, vénéré Père, que je dis la vérité: vous connaissez la France, la vraie, celle qui est elle-même quand elle est pour Dieu. Son cœur, vous l'avez senti battre encore, sous les ruines de tant de choses grandes et belles; vous savez que le vieux sang des Croisés coule encore dans ses veines, et va porter au loin la vie à des œuvres puissantes dans l'Église de Jésus-Christ.

Au sortir d'un long rêve sanglant où tous les respects avaient eu leur naufrage, le Pontife Romain traversait la France au milieu d'un peuple à genoux. Les tristesses préparaient des tristesses quand vous êtes venu nous prêcher une croisade de charité pour la régénération sociale: ce peuple, enseveli dans ses deuils, a levé la tête et tressailli au son de votre voix qui lui parlait de salut; et la France a cru en vous, et la France vous a aimé, parce qu'elle a la foi et l'amour de ce qui ne vient point de la terre.

Le nom de Dieu est un mot de passe qui, dans notre pays, ouvre toutes les portes: avec ce seul mot, vous aviez le droit de prendre nos cœurs dans votre main.

Vous étiez seul, sans ressources assurées, sans appui humain: voilà des lettres de créance comme il nous en faut. Tout ce qui

est faible et petit devant les hommes reçoit chez nous le culte d'un respect sans bornes. Et ce respect, il a sa source dans notre foi. Nous savons que Dieu est toujours derrière un homme qui se dévoue: et vous étiez atteint d'une folie de dévouement.

Du reste, Dieu ne s'est pas caché longtemps. Le grain de senevé a germé: le monde, surpris, en a vu sortir un grand arbre sous lequel s'abritent des multitudes qui ont, comme les oiseaux du ciel, toutes les maternelles attentions de la Providence.

Un rameau magnifique s'étend déjà sur la France; peu à peu il la couvrira en entier de son ombre bienfaisante: tous ces chers petits, dont vous êtes le Père, chantent leur reconnaissance...

Merci, une fois encore, au nom d'une nation qui n'oublie point combien vous l'aimez.

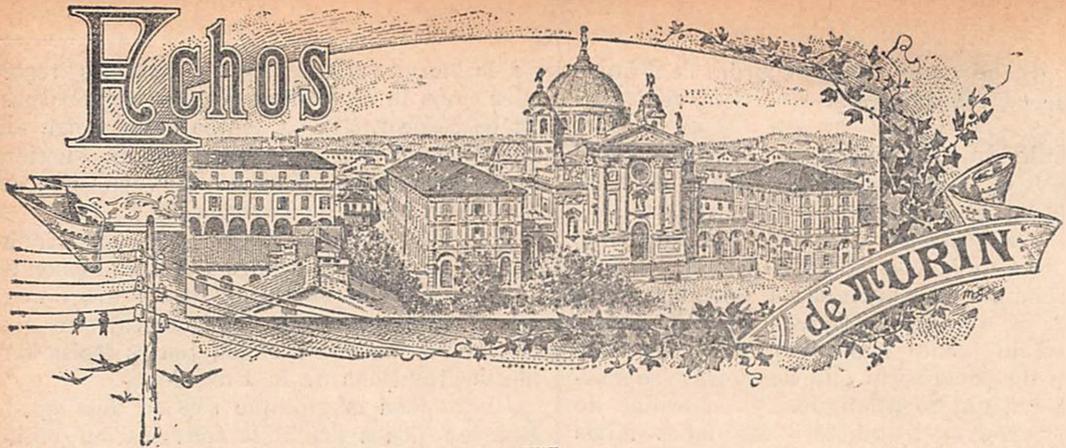
Ce merci, vous l'entendrez dans le temps qui ne finit point. Ce ne sera plus une voix ou un peuple seul qui vous le dira; les nations auront disparu: il n'y aura plus que la grande famille des élus, où vous retrouverez la vôtre.

Ceux qui vous devront leur bonheur seront innombrables. Vous entendrez alors leurs actions de grâces; il vous les rendront avec une joie que nous ne pouvons connaître, et dans une langue que nous ne parlons point encore...

En attendant de parler cette langue au ciel, nous pouvons la bégayer ici-bas, et puis donner à la pierre une voix qui proclame notre vénération et notre gratitude.

Nous reviendrons certainement sur ce sujet. Ce sera pour recueillir les idées et les initiatives pieuses de nos chers Coopérateurs.





ET
NOUVELLES GÉNÉRALES DE NOS ŒUVRES

**Le Patronage de l'Oratoire St-François de Sales
et le nouvel Archevêque de Turin.**

Dans l'après-midi de la belle fête du 8 décembre, les jeunes gens du Patronage de l'Oratoire de Valdocco allaient, au nombre d'environ 700 et guidés par leurs Maîtres et catéchistes, déposer aux pieds du nouvel Archevêque de Turin, Sa Grandeur Mgr Augustin Richelmy, l'hommage de leur respectueuse soumission et l'expression de leur amour filial. Lorsque cette imposante colonne fut arrivée au palais archiépiscopal, elle y forma un vaste cercle. Une salve d'applaudissements et de vivats enthousiastes ne tarda pas à signaler l'arrivée de Sa Grandeur. Monseigneur reçut les hommages de ses fils bien-aimés, puis en quelques mots prononcés en piémontais, les remercia de leur vive affection pour lui, les assurant de son côté de son amour paternel et dévoué. Il suggéra ensuite à son jeune auditoire un moyen capable d'éterniser cette union de sympathies réciproques, à savoir la générosité de la volonté et la pratique franche et loyale de la religion, le tout étayé par l'esprit de piété et la fréquentation assidue de leur Patronage. Tout ce petit peuple fléchit ensuite le genou, et, sur ces jeunes fronts courbés, sur ce Turin du siècle qui va s'ouvrir, la main du Pasteur se leva et fit descendre avec sa bénédiction une pluie de grâces célestes. Nous tairions un détail au moins intéressant de cette réception, si nous omettions de dire que Sa Grandeur parcourut ensuite les rangs du Patronage pour distribuer à chacun une gâterie et un mot paternel. Nous connaissons déjà l'évangélique bonté de Monseigneur pour les enfants, surtout quand leur père se nomme Don Bosco ; mais nous avons maintenant une preuve de plus du vif attachement qu'il nous porte et du sincère intérêt dont il daigne entourer tout ce qui touche par quelque endroit au Père vénéré de la famille salésienne, et aux Œuvres nées de son amour pour les âmes.

Un Monument à Don Michel Unia

l'apôtre des lépreux d'Agua de Dios.

La dépouille mortelle du regretté Don Michel Unia repose dans le cimetière de Turin, en la modeste sépulture familiale des Salésiens, qui se distingue entre toutes par une gracieuse chapelle où nous avons la consolation de célébrer le saint Sacrifice pour nos chers défunts. Au-dessus du minuscule autel, un vitrail artistique représente la Vierge de Don Bosco, Marie Auxiliatrice. Cette image toute salésienne, qui exprime à la fois la douleur et l'amour, semble prendre sous sa protection les restes dont elle garde la dernière demeure. Après le glorieux apostolat que remplit notre cher confrère au milieu des lépreux *D'Agua de Dios*, il sembla, comme nous l'avons déjà fait entendre, que Marie Auxiliatrice, qui lui avait mis au cœur ce désir de se sacrifier pour eux, ait voulu l'avoir auprès d'Elle et se constituer la gardienne vigilante de son tombeau. — Cesera certainement pour les pauvres lépreux, affligés de cette perte, une pensée consolante. Ils ont cependant tenu à faire déposer sur ce tombeau un souvenir collectif, hommage de leur reconnaissance. A cet effet, par l'intermédiaire de leur administrateur, que nous avons eu le plaisir de posséder quelques heures dans notre Oratoire, lors de son voyage en Europe, ils ont fait parvenir à notre vénéré Supérieur la somme voulue pour l'érection d'une modeste pierre, qui exprimât, par ces simples paroles, leurs sentiments d'amour et de reconnaissance.

LES LÉPREUX D'AGUA DE DIOS
A LEUR BIEN-AIMÉ ET TRÈS REGRETTÉ PÈRE
DON MICHEL UNIA
PRÊTRE SALÉSIEEN

La pierre, décorée dans le style de la chapelle, a été posée de façon à frapper les regards des visiteurs.

FRANCE

LES SALÉSIENS DANS LE JURA

L'Oratoire salésien Saint-Joseph (Orphelinat agricole)
à Montmorot. — Son inauguration.

Le diocèse de Saint-Claude a son Oratoire salésien. C'est, on le sait, le nom donné par Don Bosco au premier asile où il put réunir les enfants recueillis par sa charité; et ce nom a désigné depuis les Orphelinats et autres Maisons salésiennes, qui sont bien des Oratoires, la prière étant la seule puissance sur laquelle comptait le Serviteur de Dieu.

Un Orphelinat agricole dans le Jura était depuis longtemps l'objet des vœux de tous: chacun en sentait la nécessité. Nous n'avons pas à dire comment Dieu, dans sa providence, en avait inspiré le dessein et confié la réalisation à des âmes généreuses, saintement vouées au bien. Ces âmes sont connues et n'ont jamais ambitionné d'autre louange que celle de Dieu. La fondation, il y a plus de trois ans, était assurée; la maison, entourée de terres, qui devait recevoir les orphelins, élevée et agrandie en vue de sa destination; les enfants, qui composent le personnel des établissements de ce genre, ne manqueraient point: restait à faire choix d'une communauté à laquelle serait remis l'Orphelinat; seule une communauté peut garantir la stabilité d'une œuvre. C'était la préoccupation des pieux fondateurs, comme aussi l'objet de la sollicitude de Monseigneur; les œuvres ont toujours occupé une grande place dans la vie du prélat, et celle-ci allait particulièrement au cœur du Pasteur et du Père.

Un concours de circonstances providentiel ayant permis d'espérer que des ouvertures seraient accueillies des Salésiens, Sa Grandeur écrivit à Don Rua, le digne Successeur de Don Bosco, en faveur d'une demande de fondation dans son diocèse (1). La demande, après examen, fut prise en sérieuse considération: elle arrivait la cinquante-deuxième. Sept Oratoires seulement existaient en France à cette époque; il faudrait attendre longtemps, c'était à craindre, la fondation de celui de Saint-Claude. Mais nous aurions un Orphelinat salésien, tenu par les fils de Don Bosco et dirigé selon son esprit: esprit d'amour et de douceur, qui sait imprégner de foi et de piété l'âme des enfants, et prévenir chez eux les fautes, pour n'avoir pas à les réprimer et à punir. La fondation fut promise pour la fin de 1897; c'était une faveur. Nous arrivions en bon rang: l'Oratoire de Montmorot serait le 28^e pour la France.

Vers la fin de novembre nous était envoyé Don Gayde avec une petite colonie de Salé-

siens, pour installer l'Orphelinat. Don Rua, pour nous le donner, l'avait arraché à un Oratoire qu'il dirigeait depuis quatre ans, et où il laissait des enfants bien chers à son cœur de père. A l'air simple et modeste du religieux, à la douceur répandue sur ses traits, nous reconnûmes un fils de Don Bosco. Le bon accueil reçu de tous, le dévouement et l'activité intelligente mis à son service pour les préparatifs immédiats l'eurent vite attaché au Jura.

C'est au 8 décembre que fut fixée l'inauguration et la prise de possession de l'Oratoire Saint-Joseph. Le 8 décembre est une date consacrée dans l'Œuvre salésienne. Elle prit naissance le 8 décembre 1841, en ce beau jour de la fête de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, par l'adoption de Barthélemy Garelli, le premier des enfants recueillis par Don Bosco. Trois ans après, le 8 décembre 1844, Don Bosco disait pour la première fois la messe dans la première chapelle ouverte à son Œuvre. Il mit l'Œuvre, ce jour-là, sous le vocable de Saint-François de Sales. Celui qui devait être le saint Vincent de Paul de l'Italie avait depuis longtemps reconnu que l'inaltérable douceur et l'exquise mansuétude du saint Evêque de Genève étaient le meilleur moyen de pénétrer jusqu'au cœur des enfants. C'est encore trois ans après, toujours le 8 décembre, qu'était inauguré à Turin un second Oratoire, celui de Saint-Louis de Gonzague.

Mercredi donc, en la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1897, Don Gayde, entouré d'une première couronne d'enfants, célébrait pour la première fois la messe dans la chapelle de l'Oratoire de Montmorot, placé sous le vocable de Saint-Joseph. Le soir, à 3 heures, avait lieu la bénédiction de la maison, suivie du salut du Très Saint Sacrement. De pieux fidèles, amis de l'Œuvre et formant comme le noyau des Coopérateurs salésiens, assistaient à la cérémonie. MM. les Curés de la ville, le Curé de la paroisse, le Grand Séminaire, représenté par deux Directeurs, s'étaient montrés heureux de prendre part à cette fête intime, témoignant par là de leur sympathie pour l'Œuvre; et M. l'abbé Queslin, qui avait été à la peine, était ce jour-là à la joie. Quand la chapelle s'ouvrit, à 3 heures, les élèves du Grand Séminaire, qui avaient dirigé de ce côté, non sans intention, leur promenade du mercredi, vinrent donner à la cérémonie une solennité inattendue, par la part qu'ils prirent aux fonctions et la beauté des chants qu'ils firent entendre.

Après le chant du *Veni Creator*, un des prêtres présents adressa aux enfants, qu'il avait sous les yeux devant l'autel, quelques paroles simples et à leur portée, pour leur dire toute la bonté du Dieu qui leur ouvrait cet asile. Prenant pour texte ces mots du Psalmiste: « *L'oiseau trouve bien une demeure et l'hirondelle un nid où elle dépose ses petits:*

(1) Peu de jours avant de retourner à Dieu, le saint Prélat, de sa main défaillante, voulut encore exprimer à Don Rua son regret de ne pouvoir présider l'inauguration de Montmorot.

Vos autels, ô mon roi et mon Dieu, sont tout cela pour moi. Heureux ceux qui habitent votre maison », il leur montra la bonté de ce Dieu qui prend soin de toutes ses créatures, qui leur avait préparé dans ce pieux asile, comme l'hirondelle à ses petits, le nid où veillera sur eux une providence toute paternelle, jusqu'à ce que, pleinement formés, ils puissent s'avancer seuls sur le chemin de la vie. Mais la maison, l'asile paternel pour eux, est avant tout l'autel, cette chapelle où ils seront réunis sous le regard de Dieu, où ils prieront, où ils recevront le double aliment de leur âme dans la parole de vie et dans le pain des anges devenu la nourriture de l'homme. Heureux seront-ils d'habiter dans cet Oratoire, qui est bien pour eux la maison de Dieu. M. le Curé de Montmorot procéda ensuite à la bénédiction de la maison, et le salut du Très Saint Sacrement, donné par le Père Supérieur, termina cette belle et touchante journée.

L'Orphelinat agricole de Montmorot, nous en sommes fiers, est le premier Oratoire salésien de l'Est de la France. D'autres, et nombreux, on peut le prévoir, viendront après lui.... Les Salésiens ont le don d'attirer et retenir les enfants et les jeunes gens, à qui ils offrent des jeux et des récompenses, procurent des récréations artistiques et dramatiques, etc. De plus les Salésiens se font gloire d'être les auxiliaires du clergé des paroisses sur lesquelles ils se trouvent, empressés à rendre les services qui leur sont demandés, heureux de secourir l'action du curé, et de l'aider en particulier dans la formation des enfants et la conservation des jeunes gens. Ils ont besoin à leur tour d'être aidés, par des moyens moraux et matériels, dans l'accomplissement de leur œuvre. Don Bosco fonda à cette fin l'Association des *Coopérateurs*, prêtres et laïques, pour laquelle il élaborait un petit règlement approuvé par Pie IX, dont le nom figura en tête de la liste des *Coopérateurs*. Leur nombre, à sa mort, nous l'avons dit, ne s'élevait pas à moins de cent mille.

C'est donc une bénédiction pour un pays que la fondation d'un Oratoire salésien. Aussi remercions-nous Dieu de celui de Saint-Joseph, et souhaitons-nous la bienvenue à D. Gayde et à sa colonie. Que Dieu fasse prospérer parmi nous l'Œuvre salésienne; qu'elle y trouve de pieux et nombreux *Coopérateurs*; qu'il nous soit donné de lui voir prendre, pour la conservation de la jeunesse en particulier, tous les développements qui en font vraiment une œuvre de nos jours, adaptée aux besoins actuels.

CH....

N. B. En ce qui concerne l'admission d'orphelins à l'Oratoire Saint-Joseph :

1° Les enfants, pour y être admis, doivent être âgés de 12 ans révolus ;

2° C'est à *Don Gayde*, Directeur de l'Oratoire

Saint-Joseph, à Montmorot, que doivent être adressées les demandes d'admission, aussi bien que les offrandes inspirées par la charité, et toutes autres communications intéressant l'œuvre.

3° Des renseignements sont toujours pris auprès de MM. les Curés, quand il s'agit d'admission d'enfants.

(*La Semaine religieuse du diocèse de Saint-Claude*, N° du 18 décembre 1897)

Comme nous, nos chers lecteurs verront avec joie quel accueil cordial ont trouvé les fils de Don Bosco dans le diocèse de Saint-Claude. Avec nous aussi, ils en béniront Dieu et demanderont à la Vierge Auxiliatrice de dire à tous nos amis du Jura, à ceux d'aujourd'hui et à ceux de demain, le merci le plus maternel qu'Elle saura trouver dans son cœur. C'est à la toute-puissante bonté de la Madone de Don Bosco que les Salésiens veulent devoir tous les succès surnaturels dont l'article ci-dessus leur apporte les arrhes. Le concours dévoué des amis de Don Bosco ne manquera pas à ses fils, pour leur moisson d'âmes d'enfants du diocèse de Saint-Claude; nous serons heureux, après l'avoir escompté ici, de l'y raconter avec l'entrain ému de la reconnaissance. Ce n'est pas renvoyer bien loin l'histoire des progrès de l'Œuvre agricole de Montmorot.

* * *

Au dernier moment, *La Croix du Jura* (9 janvier) nous apporte le récit d'une visite qu'elle a bien voulu faire au nouvel Oratoire salésien de Montmorot. Notre formule de remerciement sera vite trouvée : nous allons reproduire ce compte rendu tout bienveillant. Publier un bienfait reçu est une des bonnes manières de s'en montrer reconnaissant, et peut-être d'en provoquer d'autres...

« Nous aurions cru manquer à un devoir en nous dispensant d'aller souhaiter la bienvenue aux dévoués religieux qui viennent exercer leur apostolat parmi nos populations.

Voilà comment j'ai eu l'honneur d'aller présenter à Don Gayde, supérieur de l'Orphelinat agricole, les hommages et les vœux de la rédaction du journal.

* * *

L'Établissement est situé au Grand-Sugny, commune de Montmorot.

Lorsque je me présente dans la cour, deux jeunes gens à la mine ouverte, viennent à moi et me demandent aimablement à qui je désire parler.

— Au Père Supérieur, leur dis-je, pendant qu'ils m'introduisent dans la maison.

Au même instant, Don Gayde paraît, et je lui expose aussitôt l'objet de ma visite.

— Merci mille fois, Monsieur, d'avoir bien

voulu venir nous voir. Entrons au parloir et nous causerons.

Le Père me fait entrer dans un petite pièce où domine, avec le Crucifix, le portrait vénéré de Don Bosco, et la conversation s'engage :

— Il faut, mon révérend Père, que vous ayez un grand dévouement et une entière confiance en la Providence pour entreprendre, en pleine mauvaise saison, une œuvre de cette nature.

— Toutes les Œuvres de Don Bosco ont commencé de même. Point ou peu de ressources; toujours et beaucoup de difficultés à surmonter; rien que de l'abandon à la volonté de Dieu...

— Combien avez-vous de jeunes gens à la maison ?

— Huit jusqu'à présent, mais nous avons de la place pour cinquante, et nous espérons bien la remplir toute dans la suite.

— Quelles sont les conditions d'admission dans votre Établissement ?

— L'enfant est admis à partir de l'âge de douze ans. Nous demandons qu'il appartienne à une famille honnête, qu'il soit de naissance légitime, et qu'il ait de bonnes mœurs. Vous comprenez qu'il serait déplorable d'introduire une brebis galeuse au milieu du troupeau.

— Jusqu'à quel âge gardez-vous vos enfants ?

— Autant qu'ils le veulent. Ordinairement c'est la conscription qui nous les enlève; mais ils sont heureux de venir passer auprès de nous leur temps de permission, et puis, leur service militaire achevé, ils rentrent volontiers à la Communauté, où ils demeurent encore un ou deux ans, au bout desquels nous leur faisons une situation.

« Dans notre Établissement agricole, nos élèves deviennent plus tard nos fermiers, de même que dans nos grands Établissements industriels comme ceux de Lille, Marseille, Nice, etc., où l'on apprend toutes sortes de métiers, la plupart de nos jeunes gens deviennent contremaîtres.

— Ceux de vos enfants qui ont encore leur famille reçoivent-ils des visites ?

— Les parents peuvent venir voir leurs enfants à jours fixés. Cependant l'abstention de quelques-uns serait préférable, vu qu'il se trouve certains parents assez peu avisés pour détourner l'enfant de la carrière qu'il poursuit.

« D'autre part, nous en avons vu qui faisaient leurs premières visites et les multipliaient, à partir du moment où ils sentaient que l'enfant était en état de se suffire à lui-même et de leur venir en aide. »

Et Don Gayde me cite à l'appui un fait vraiment typique :

« Un jour, dans l'un de nos Établissements agricoles, situé à quelques kilomètres seulement de la ville de X..., un de nos enfants que nous croyions seul au monde, fut demandé au parloir, après sept années passées avec

nous sans que personne vint s'informer de lui. Grande fut d'abord notre surprise, mais ce fut de l'ébahissement lorsque nous vîmes, réunies dans la pièce, quatorze personnes — ni plus ni moins — toutes parentes à un degré quelconque de notre élève, lequel ne pouvait revenir de posséder, en un seul jour, une aussi grande quantité d'oncles, tantes, cousins, cousines, etc..., tous inconnus de lui.

« Le frère enfant de jadis était devenu un fort et beau jeune homme: ce qui indique l'extraordinaire empressement dont il était tout à coup l'objet. »

— Mais, mon Père, outre les Établissements industriels et agricoles qu'ils dirigent, les religieux salésiens font fleurir les Œuvres de jeunesse: Cercles, Patronages, Maisons de famille... Ne viendrez-vous pas quelque jour à Lons-le-Saunier où la jeunesse, trop livrée à elle-même, aurait bien besoin qu'on s'occupât d'elle sérieusement? Que de bien reste à faire dans cette ville!

— Qui sait?... Plus tard... D'ailleurs, comme toujours, le bon Dieu arrangera les choses pour sa plus grande gloire et le bien des âmes....

* * *

L'entretien est terminé, et Don Gayde m'offre de me faire visiter l'Établissement.

Au premier étage se trouve le bureau du Père et plusieurs chambres qui n'ont pas encore reçu leur destination définitive.

A l'étage supérieur, nous visitons la chapelle, aux murs entièrement blancs. Un autel très simple, surmonté d'une gracieuse statue de Notre-Dame Auxiliatrice, un petit Chemin de Croix bien humble, des bancs et quelques chaises: voilà toute l'ornementation et tout l'ameublement de ce lieu de prière.

Plusieurs salles, encore inachevées, serviront de classes dans la suite.

Le troisième étage sera occupé par les dortoirs. Jusqu'à présent, une chambre mansardée, mais très vaste, abrite les huit jeunes gens qui forment le noyau de la fondation.

— Nous attendons des lits de fer, me dit le Père, en me montrant l'installation provisoire de ce dortoir.

Au rez-de-chaussée se trouvent la cuisine et le réfectoire, où Don Gayde préside paternellement les repas, au milieu de ses chers enfants.

Partout, du haut en bas de la maison, de l'air et de la lumière. De quelque côté que l'on s'oriente, le regard jouit d'un panorama splendide sur la chaîne du premier plateau du Jura, ainsi que sur les immenses plaines de la Bresse.

Un espace assez vaste de terrain en friche, enclos de murs, se transformera sous peu en jardin potager, et les champs qui s'étendent au loin, à l'est et au midi de l'établissement, assureront un jour à la colonie la vie et le bien-être de ses habitants...

AMÉDÉE CLERC.

*



LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE

ITALIE

INTRA (Lac Majeur).

Inauguration d'un Patronage de filles.

En la fête de l'Immaculée-Conception, comme pour fêter le cinquantième anniversaire du second Patronage fondé par Don Bosco, on a inauguré solennellement dans la gracieuse petite ville d'Intra un Patronage de filles qui est confié aux Sœurs de Marie Auxiliatrice. Monsieur le Curé, assisté de plusieurs chanoines, bénit la Chapelle, ornée avec un goût achevé. Cette cérémonie religieuse fut suivie d'une charmante Académie, composée de chants et de récits, qui témoigna une fois de plus que les Sœurs de Don Bosco savent, dans l'éducation de la jeunesse qu'on leur confie, allier toutes les saines jouissances artistiques à l'instruction solide et bien entendu.

LUGO (Romagne).

Bénédiction d'une chapelle salésienne.

Notre vénéré Père Don Rua, assisté de Messieurs les Curés et de tout le Clergé de la ville, a eu tout récemment la consolation de bénir à Lugo une chapelle qui, dans son aimable simplicité et sa modeste élégance, suffit amplement à tous les besoins de nos Œuvres de cette ville.

Dans la soirée, la nouvelle chapelle fut à nouveau remplie d'une nombreuse assistance, avide d'entendre, de la bouche même du Successeur de Don Bosco, les merveilles de la Providence dans l'Œuvre salésienne. Don Rua eut à cœur de répondre à ce désir en racontant l'histoire de l'origine de notre Maison de Lugo.

Le lendemain matin, une très nombreuse communion consola grandement le Successeur de Don Bosco. Durant la messe solennelle, la maîtrise de l'Oratoire de Lugo, accompagnée par un orchestre composé des meilleurs artistes de la ville, exécuta plusieurs morceaux avec un succès incontesté. Durant ces deux jours aussi, on a eu le plaisir d'entendre la musique instrumentale de la Maison, composée d'enfants qui peuvent à peine tenir en mains leurs instruments et qui cependant arrachent à de vrais connaisseurs les applaudissements les plus convaincus.

LEGNANO.

Une visite du successeur de Don Bosco.

Notre vénéré Supérieur Don Rua, de retour de sa visite des Maisons de Lugo, Faenza, Bologne et Parme,

voulut encore se rendre à Legnano, où fut ouvert l'année dernière un Oratoire salésien. Il était attendu à la gare par le clergé et par une foule de nos amis de Legnano et de Porto. Don Rua, ému de l'accueil enthousiaste que lui firent nos chers Coopérateurs et nos enfants, prononça un petit discours à propos duquel la *Verona fedele* écrit :

« La parole de Don Rua est celle d'un saint. Elle sort aisée, persuasive et pénétrante, d'un cœur brûlant d'amour pour la jeunesse. Il parle de ses voyages à Parme, à Bologne, à Faenza, à Lugo accomplis dernièrement, au cours desquels il a été témoin de prodiges véritables, capables d'inspirer la plus vive confiance en l'avenir d'entreprises saintes qui, ces dernières années, voire même ces derniers mois, étaient encore dans le néant. « Les Œuvres du Seigneur en général et spécialement les Œuvres salésiennes, ont toujours d'humbles débuts; et plus les premières épreuves ont été rudes, plus les fruits qu'elles portent sont abondants. Mais nous autres nous sommes les instruments: vous êtes, vous, ce qui leur permet de vivre. Votre concours et votre aide nous sont indispensables. La ville que je visite maintenant m'a donné une preuve évidente de sa charité: c'est grâce à elle que nous avons pu mener ici à bonne fin de si vastes entreprises. »

— Je sais, ajouta-t-il, qu'il y a eu à Legnano d'excellentes Coopératrices: j'ai la ferme confiance qu'elles ont obtenu au ciel la récompense de leur charité. Je sais qu'il y a aussi de bien bons Coopérateurs; mais vous devez tous participer à cette Œuvre, ce qui vous met tous dans la douce obligation de devenir Coopérateurs salésiens.

Ce fut une conférence bien touchante. Beaucoup avaient les larmes aux yeux et plus d'un déposa dans la main du vénéré Père l'aumône de sa charité.

Don Rua fait l'effet d'un personnage sans recherche, sans rien d'emprunté, mais d'une simplicité toute à lui, avec une parole chaude, sachant se frayer un chemin dans les cœurs, en un mot c'est l'homme de Dieu. Et nous espérons que sa visite à Legnano portera des fruits consolants. »

Charité industrielle.

Une personne pauvre d'*Acqui*, près Gènes, qui désire garder l'anonyme, ne sachant comment concourir, faute de moyens, aux progrès de nos Missions, se mit à ramasser des vieux papiers, chiffons etc., et à en envoyer le produit (1,75) à notre Supérieur. L'obole du pauvre est toujours précieuse devant le Seigneur, et l'exemple est digne d'être imité.

Une autre personne de *Rimini*, M. Dominique Tione, envoie pour les fils de Don Bosco qui se défont sur les plages lointaines un bel écu, fruit des petites épargnes de ses trois enfants. Qu'elle est belle et touchante, l'offrande spontanée de créatures innocentes ! Les cœurs qu'animent ces sentiments de générosité en un âge aussi tendre ne peuvent qu'être bénis de Dieu et faire la consolation de leurs bien-aimés parents. C'est notre vœu.



SUISSE

MURI (Argovie).

Inauguration de l'Institut Saint-Joseph (Œuvre de Don Bosco).

Sous la signature: *Récit d'un témoin*, nous recevons le compte rendu suivant. La foi et le patriotisme bien entendu ont visiblement inspiré le narrateur.

Le 8 décembre 1897, en la fête de l'Immaculée-Conception de Marie, a eu lieu dans le pittoresque canton d'Argovie, à Muri, l'ouverture du premier Établissement salésien dans la Suisse allemande.

C'est dans une partie du célèbre couvent des Bénédictins, supprimé en 1841, que se sont établis les fils de Don Bosco. Par cette récente fondation la Pieuse Société salésienne, suscitée par Dieu pour le besoin de tous les peuples, vient d'implanter son activité et son zèle sur un territoire de langue allemande. Espérons que le petit grain de senevé, caché au sein d'une terre fertile, deviendra un grand arbre, appelé à étendre son ombrage bienfaisant au delà du Rhin.

Ce n'est pas la première fois que nous entendons parler de Don Bosco et de son Œuvre, en Suisse. La renommée de l'activité salésienne avait depuis longtemps franchi le Gothard : c'est de longue date que la Suisse allemande enviait le sort du Tessin, qui possède déjà deux Établissements de Don Bosco.

Ce fut un double sentiment de poignante tristesse et de joie bien vive qui gagna l'auteur de ces quelques lignes, au moment où le divin Sauveur fixa de nouveau sa demeure dans l'enceinte de ce couvent fondé par les Habsbourg. Pendant de longs siècles les fils de saint Benoît avaient habité dans ces murs ; ils avaient attiré, par leurs prières et par leur travail, les bénédictions célestes sur notre chère patrie. La charité dont ces moines avaient fait preuve envers les pauvres, l'attachement que le peuple entier leur témoignait et leur témoignage encore par le culte de gratitude dont il honore leur mémoire, tout cela préoccupait profondément mon esprit ; et ces ruines, ce monceau de décombres, témoins éloquents et attristés de l'antique splendeur du couvent, m'invitaient à pleurer les fils de saint Benoît.

D'autre part, c'était aussi un sentiment de bien douce joie et un besoin de reconnaissance envers Dieu qui me remplissaient le cœur, car aujourd'hui rentrerait dans l'enceinte monacale, avec les fils de Don Bosco, un souffle de cet esprit vivifiant

qui la pénétrait jadis. Je ne pus m'empêcher de m'écrier alors : Le voilà donc rendu à son ancienne destinée, ce couvent qui faisait la gloire de nos vieux Confédérés !

Telles étaient les pensées auxquelles j'avais de la peine à m'arracher, pendant que M. le Doyen et Chanoine Nietlisbach, curé de Wohlen, par délégation de Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Bâle, bénissait la chapelle et le nouvel Établissement. Après la bénédiction, Don Méderlet, Directeur de l'Institut, célébra le saint Sacrifice de la Messe, pendant lequel les 26 chantres de la paroisse exécutèrent une très belle messe en musique. En présence de M. le curé et de tous les ecclésiastiques de Muri, M. le Doyen procéda alors à la bénédiction du local, et présida ensuite le Salut du T. S. Sacrement, à l'issue d'une messe basse avec motets, célébrée par Don Méderlet. Ce dernier adressa quelques mots de remerciement à toutes les personnes qui, par leur charité constante et leur zèle, ont pris rang parmi les bienfaiteurs insignes de l'Établissement.

Ce merci est allé tout particulièrement aux deux demoiselles FREY. Dieu seul connaît tous les sacrifices que se sont imposés ces deux pieuses personnes pour la fondation de l'Institut St.-Joseph : c'est d'elles, d'ailleurs, qu'est venue la pensée d'une Œuvre salésienne à Muri ; c'est à leur force de volonté que nous devons de la posséder aujourd'hui. Puisse le succès consolant de l'inauguration, puisse aussi la sympathie générale des nombreux visiteurs de l'Institut — plus de mille dès le premier jour — dédommager amplement les bienfaiteurs et les promoteurs de cette Œuvre.

Non seulement tout le clergé de Muri, mais aussi toutes les autorités locales, celles du district, et une population sympathique ont voulu prendre part à la solennité. Au repas de fête qui a réuni les principaux dignitaires à la table salésienne, se trouvait aussi M. Döbeli, le digne curé de Muri. Il a su, en termes charmants, souhaiter la bienvenue à la Société de Don Bosco. Il a fait ressortir le but que s'est toujours proposé Don Bosco de former des artisans, non seulement habiles et actifs, mais aussi chrétiens et dévoués à tous les intérêts religieux ; car le travail et la religion sont inséparables. M. le Maire de la commune présente ensuite ses souhaits de bienvenue, au nom des autorités locales. Il eut soin d'établir combien la population était unanime à souhaiter aux Salésiens un heureux avenir dans le canton d'Argovie. « Les industriels eux-mêmes se réjouissent, fit remarquer l'orateur : ils comprennent maintenant que les Salésiens, loin de nuire à leur commerce, le favoriseront en formant des sujets capables, des ouvriers chrétiens et laborieux.

Puisse donc cet Établissement, sous la protection de saint Joseph, développer son activité avec fruit au sein de notre catholique pays, et aussi au loin vers d'autres cantons de la Suisse. Puissent bientôt surgir d'autres Instituts de ce genre.

Puissent aussi nos chers Confédérés de la Suisse française mettre à exécution la noble pensée qu'ils nourrissent depuis longtemps : eux aussi, nous le savons, veulent les fils de Don Bosco.

De tout notre cœur nous nous associons à ces vœux, à la réalisation desquels les deux patries de notre cher correspondant, celle de la terre et celle du ciel, devront de compter un grand nombre de vrais citoyens, c'est-à-dire de véritables amis de Dieu.



AMÉRIQUE DU SUD

BRÉSIL

Une Mission dans le haut Paraguay et dans les plaines de Parecis.

(Lettre de D. Nicolas Badariotti,
professeur de sciences naturelles.)

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Je suis heureux de pouvoir enfin vous écrire au sujet d'un voyage que j'ai fait dans le haut Paraguay et les plaines dites de *Parecis*, en qualité d'attaché à une Mission qui se proposait d'explorer en partie, pour le compte de la banque *Pio-Matto-Grosso*, le vaste bassin du fleuve Tapajoz, l'un des principaux affluents des Amazones.

Mules mal dressées. — Administration consolante des sacrements. — Au village de Chapadaö. — Bon cœur des nègres. — Une eau malsaine. — Chœur et danse. — Adieux. — Au milieu d'une forêt vierge. — Bugres et son village. — Curieuse réception. — La bannière de l'Esprit-Saint.

Après avoir fait les préparatifs nécessaires pour ce long et périlleux voyage, nous partîmes de Cuyaba le 26 juillet de l'année dernière. Les premiers jours de notre voyage furent laborieux parce que nos mules, insuffisamment dressées au travail, s'obstinaient à ne pas vouloir porter leur fardeau. Toutefois, après ces quelques jours de contrariétés, notre caravane put avancer rapidement dans la direction Nord-Ouest que nous devons suivre.

Nous traversâmes successivement plusieurs hameaux, et, je dois le dire, partout l'accueil qu'on nous fit fut cordial, voire même enthousiaste. La nouvelle de notre arrivée nous avait précédés, et l'on savait que parmi les membres de cette expédition se trouvait un missionnaire. Aussi, plus d'une fois, ai-je trouvé des familles entières réunies, attendant le prêtre pour faire baptiser et confirmer leurs enfants. Bien entendu, j'avais à cet effet sollicité et obtenu les pouvoirs nécessaires.

Je veux donner un souvenir tout spécial au petit village de Chapadaö, presque exclusivement composé de familles nègres. La couleur, paraît-il, ne détruit pas les excellentes qualités de la race humaine, même dans un pays longtemps soumis au joug honteux de l'esclavage. L'on peut être assuré de recevoir dans ces familles la plus cordiale hospitalité et les soins les plus attentifs. Un grand nombre d'habitants des pays circonvoisins, ayant appris mon arrivée, s'étaient fait un devoir d'accourir à Chapadaö, malgré les difficultés et les obstacles sans nombre de la route à travers une région montagneuse.

Dès le commencement de mon voyage, j'ai pu me convaincre de la protection divine. Pour arriver à Chapadaö, nous avions dû contourner une montagne calcaire d'où surgissent de nombreuses sources d'une eau cristalline, à la vérité, mais saturée de substances minérales qui la rendent nuisible et souvent dangereuse. Trompé par leur apparence limpide, je voulus m'y désaltérer. Mais je ressentis bientôt de violentes douleurs et un malaise général qui compromit sensiblement ma santé et me retint deux jours à Chapadaö. Toutefois j'en fus quitte pour de légères souffrances, qui eurent leur bon côté, car ces quarante-huit heures ne furent pas perdues. Autant que mes forces me le permirent, je prêchai, je confessai, baptisai et confirmai de nombreux fidèles, à la grande joie de ce bon peuple. — Au soir du second jour, un domestique vint m'avertir que l'on avait préparé le chant des Litanies et la danse dite de *San Gonçalo*; je devais y assister, car tout cela se faisait en mon honneur. J'ai été surpris de la manière dont les musiciens, nègres pour la plupart, exécutèrent le chant des Litanies sous la direction d'un bon vieillard qui a

hérité de ses aïeux la charge honorable de *maestro* du village. Les Litanies achevées, on commença la danse de *San Gonçalo* : c'était pour moi chose absolument nouvelle qu'une danse au cours d'une cérémonie religieuse; mais cette parodie de nos anciens mystères constitue une tradition inviolable, et caractérise toute fonction vraiment solennelle. Au demeurant, ces braves gens exécutent leur comédie de la meilleure foi du monde.

Le lendemain, après avoir célébré encore une fois en cet endroit la sainte Messe, je me mis en devoir de rejoindre la caravane, qui se disposait déjà à descendre dans la vallée du Paraguay. Pour me donner une dernière preuve de leur estime et de leur attachement, les habitants de Chapadaõ m'offrirent toutes sortes de présents et voulurent m'accompagner jusqu'à l'entrée de la grande forêt de Corrupira, distante d'environ une demi-lieue. C'était un spectacle émouvant que de voir autour de nous ces hommes, ces femmes et ces enfants qui bravaient les rayons d'un soleil tropical pour demander une dernière bénédiction au missionnaire, lui souhaiter un heureux voyage, l'assurer que tous ils priaient Dieu de bénir ses projets et de lui accorder un heureux retour. Mais notre avant-garde a déjà pénétré sous les arbres séculaires de la forêt, et je dois bénir une dernière fois ceux qui m'entourent de leur affectueuse vénération et de leur gratitude.

Je ne songeais même pas à admirer la majesté des arbres aux ombrages imposants qui couvrent d'un immense tapis de verdure la vallée située entre l'Araras et le Corrupira, tant était grand le saisissement de mon cœur. Les deux collines qui forment le val où s'étend cette forêt vierge, font partie d'une ramification des Andes qui va de *Diamantino* à *San Luis de Cacères*, et sépare les deux versants du Paraguay et du Cuyaba. — Après avoir franchi une gorge étroite, nous nous trouvons dans une vaste plaine dont de petites collines isolées rompent la monotonie, tandis que la luxuriante opulence de leurs palmiers fait songer aux *rayah* des Indes.

Quelques jours après nous traversâmes le *Jahu-coara* (demeure des *jahu*-poissons), et, en suivant plus ou moins la rive de ce fleuve, nous arrivâmes bientôt au village de *Barra dos Bugres*, sis sur la rive droite du Paraguay, non loin de l'endroit où le *Rio dos Bugres* mêle ses eaux à celles de ce fleuve. Ce petit bourg doit son nom aux *Bugres*, Indiens sauvages de la tribu des *Barbados* qui habitent ou plutôt infestent ces lieux. Le village est en grande partie habité par les négociants de *poaya*. Nous devons subir la plus étrange des réceptions. On avait organisé un orphéon; deux chantres, un homme et un enfant, criaient de manière à faire craindre sérieusement pour les veines de leur cou, que dans la chaleur de l'exécution ils gonflaient outre mesure. Quatre autres *artistes* formaient

la partie instrumentale d'une musique ainsi composée: deux violons, une cithare antique, un tambour. Il va de soi que ce dernier instrument dominait tout le concert, ce qui n'est pas peu dire. Ces étranges choristes circulaient dans les rangs des spectateurs, recueillant leurs offrandes pour je ne sais quelle fête qu'ils organisaient. Chaque donateur recevait la bannière dite de *l'Esprit-Saint*, dont il devait se couvrir dévotement tandis que notre orphéon exécutait l'un de plus frétillants morceaux de son répertoire. Mon tour vint, et, pour ne pas paraître chiche, je donnai aussi mon obole, mais je crus fveoir faire observer que je n'avais nul besoin de me couvrir de la bannière, portant déjà un vêtement sacré.

Un riche et généreux propriétaire de l'endroit, M. Maggiore João B. d'Almeida, mit sa demeure à ma disposition. J'en profitai pour remplir les devoirs de mon ministère, administrer un grand nombre de baptêmes et plus de 100 confirmations.

La forêt de Poaya. — Les Indiens Barbados. — Leur vie et leurs usages. — Vois d'enfants. — Au pied de de la montagne de Tapirapuam. — Nouvelles consolations pour le Missionnaire.

Nous avons quitté Cuyaba depuis plus d'un mois déjà. Après un arrêt d'une semaine à *Barra dos Bugres*, nous reprîmes notre voyage dans la direction Nord-Nord-Ouest. Il nous fallut employer deux jours pour traverser une forêt appelée *La Poaya*. Nous avons dû dévier légèrement de notre route pour ne pas nous exposer à faire la rencontre des dangereux sires que sont les *Barbados*. On ne peut savoir rien d'absolument certain au sujet de cette tribu mystérieuse d'Indiens à peau blanche, anthropophages, si l'on en croit l'opinion commune, qui vivent dans un isolement absolu et abhorrent tout contact avec les étrangers. Ils n'ont pas de barbe, mais ils en possèdent généralement tous une postiche, faite de poils de singes, dont ils s'ornent le visage quand, obligés de rester sur les bords du Paraguay, ils voient apparaître des étrangers ou des Indiens d'une autre race. D'après une opinion qui jouit ici d'une certaine créance, cette tribu descendrait d'une famille de *Paulistes* (habitants de la province de Saint-Paul) originaires d'Europe. Mais ce n'est là qu'une hypothèse bien peu probable, si l'on songe que leur langue n'a rien de commun avec le portugais. Toutefois plusieurs d'entre eux parlent très bien cette langue, qu'ils étudient d'ailleurs uniquement pour servir d'interprètes à leurs compatriotes.

Les Barbados ne font pas usage de fusils, mais seulement d'arcs puissants et de flèches longues et pesantes. Ils sont naturellement défiants et féroces: la raison en est sans doute

que les Européens ne leur ont donné l'avant-goût de la civilisation qu'au moyen de leurs carabines. En général ils vivent retirés, s'occupant de la culture du blé et du mandiocca, sans se préoccuper de leurs voisins autrement que pour faire de fréquents razzias sur le territoire des Parecis auxquels ils ravissent, dit-on, leurs enfants pour les dévorer. Aussi les Parecis ont-ils une terreur indicible des Barbados.

Un jour, il y a peu de temps de cela, une bande de Parecis vint demander aide aux blancs, pour que ceux-ci, armés de leurs carabines, les aidassent à reprendre des enfants que les Barbados leur avaient pris. Après quelques heures de navigation sur le Paraguay, ils virent les ravisseurs campés non loin de la rive, armés d'arcs et de flèches, dans une attitude menaçante. L'un des Européens qui faisaient partie de la bande les somma de rendre les enfants qu'ils avaient volés. Pour toute réponse, l'un des Barbados, le chef sans doute, dit : « Retirez-vous, hommes blancs ; laissez-nous combattre avec les Parecis et vous verrez quelle restitution nous leur ferons. » A cette réponse les blancs tirèrent quelques coups de fusil dont l'effet ne se fit pas attendre, car en un instant nos Barbados décampèrent. On put alors s'approcher de la rive et mettre pied à terre. Des enfants que l'on cherchait il ne restait plus que quelques morceaux en train de cuire sous la braise !....

Pauvres Barbados ! Quand donc sonnera pour vous l'heure du salut ? Quand donc un missionnaire pourra-t-il aller vers vous et vous porter la bonne nouvelle ?...

A une distance de trois journées de marche de *Barra dos Bugres* se trouve la montagne de *Tapirapuam* (région des tapirs), qui forme comme un immense gradin d'environ 700 mètres de hauteur et au sommet de laquelle commence un vaste plateau qui se termine par la *Serra dei Parecis*. L'ascension du *Tapirapuam* est assez difficile pour des mules ; il est très imprudent de la faire à cheval. C'est ce que nous avons voulu essayer cependant. Mais j'ai failli payer cher notre témérité : il s'en fallut de peu que mon cheval ne m'entraînât avec lui dans un précipice. Fort heureusement, le fougueux animal fit une chute qui me permit de mettre pied à terre, et eut pour effet de calmer mou Pégase indompté. — Nous arrivâmes vers le soir au sommet de la montagne, où nos hommes établirent le campement sous les arbres gigantesques qui défient les efforts d'un vent particulièrement impétueux.

Le lendemain, nous continuons notre route en inclinant un peu vers l'Est, de manière à contourner le territoire des Barbados. Nous devons nous rendre à l'hacienda de M. Marcel Prado, un des hommes les plus méritants de la province. Établi depuis quelques années seulement au milieu d'une immense forêt, il

y a ouvert une route carrossable, y a créé, grâce à son énergie indomptable, de vastes prairies et de magnifiques jardins. Il a pris à son service quelques Brésiliens, plusieurs Parecis et un grand nombre d'Indiens *Chiquitos* de la Bolivie, tous civilisés et chrétiens. Ce vaillant colon m'a accueilli avec une amabilité et une générosité dont je ne saurais trop le remercier : il m'a facilité l'accomplissement du saint ministère ; enfin, grâce aux commodités qu'il m'a données, j'ai pu baptiser une femme Parecis et son fils, j'ai confessé et confirmé bon nombre de personnes de races différentes. Après un court et très agréable séjour dans cette hacienda, je suis parti chargé de présents que m'avait donnés M. Prado, accompagné des *Chiquitos*, qui me suppliaient de rester au milieu d'eux et ne pouvaient se consoler de mon départ.

Sur le territoire de Parecis. — Une victoire. — Premières rencontres. — Mœurs, usages, langue des Parecis. — A la résidence d'un Cacique. — Croyances religieuses. — Une boisson très recherchée. — En chasse !

Nous entrons enfin sur le territoire des Parecis, ce qui ne veut pas dire que nous entrons dans leurs demeures. Leurs *malocas* (mot portugais qui sert à désigner les cabanes d'Indiens), se trouvent à plus de dix lieues de là. Aussi, avant que d'y arriver, devons-nous camper une fois encore sur les rives du fleuve que nous suivons, pendant que les hommes de notre escorte travaillent à nous ouvrir un chemin plus praticable à travers l'imprévisible forêt. Tandis que la hache et la scie vont leur train, je m'éloigne quelque peu de mes compagnons pour explorer les alentours de notre campement. En fait de richesses naturelles, je ne rencontre guère qu'un nombre incalculable de singes. Malgré tout, l'occasion est tentante. Un de ces quadrupèdes, tranquillement installé sur la cime d'un arbre, semble vouloir me narguer. Mais je suis en veine de riposte : je fais feu et l'imprudent moqueur tombe sur le sol en poussant des cris qui font fuir toute la bande. Je m'approche pour ramasser mes dépouilles opimes : c'est un *ateles paniscus* que j'ai tué ; il est si gros que je ne puis le porter qu'avec peine au campement. Voilà pour enrichir ma galerie d'histoire naturelle et faire, si on le veut, un excellent rôti, car *quale caput est, talis præstatur sapor*.

Mais la voie est devenue plus praticable, et, en compagnie d'un collègue aussi impatient que moi, je prends les devants sur la caravane, en fixant notre rendez-vous à la première *maloca*. Il nous fallut parcourir deux lieues avant d'y arriver. Nous avançons péniblement à travers les arbres et les broussailles, quand tout à coup nous voyons ap-

paraître, au milieu d'un petit taillis, une des singulières habitations des Parecis. Devant la cabane, deux femmes et un enfant sont assis. A notre vue, surpris, ils veulent fuir : mais, sur un signe amical que nous leur faisons, ils s'avancent vers nous. Je m'empresse de tirer de ma sacoche les bibelots dont j'avais eu soin de me munir. Alors une des deux femmes commença à parler une langue inconnue de moi et sur un ton qui faisait de ses paroles comme un cri de détresse. Aussitôt, de tous les points de la futaie sombre qui entoure le taillis, nous vîmes apparaître des têtes d'enfants qui nous regardaient en tapinois. Bientôt, rassurés sans doute sur nos intentions pacifiques, ils s'approchèrent de nous, et, passant brusquement d'un excès à un autre, ils en vinrent jusqu'à fouiller dans nos poches. Une petite fille put ainsi s'emparer d'un rosaire que je dus lui donner parce qu'elle refusa de me le rendre. Je voulus du moins profiter de cette occasion pour semer dans toutes ces petites âmes qui m'entouraient quelqu'une des vérités de notre sainte religion. Et, pour commencer, prenant entre mes mains le crucifix du rosaire dont j'avais dû faire mon deuil, je le baisai amoureusement et fis signe à la petite voleuse de faire de même. Mais la bande enfantine répondit à mes démonstrations par une telle bordée de rires que je dus renoncer à ma leçon. J'ai su plus tard la cause de cette hilarité : les Parecis ne connaissent pas la coutume du baiser.

Pendant ce temps, une des femmes que j'avais vues tout d'abord s'était retirée. Elle revint peu après, portant des racines de mandioca, cuites sous la cendre et une cruche de bonne eau fraîche. Ne riez pas, cher lecteur, car c'est une offrande bien méritoire pour ces pauvres gens.

Voulez-vous maintenant que je vous fasse part de mes observations ? — La cabane de ces Parecis est de forme ovale ; elle est recouverte avec art de feuilles de *pacova*. Aux deux extrémités se trouve une porte étroite et basse que l'on ne peut franchir qu'en se baissant. A l'intérieur, un soubassement d'écoras de *jatobá* sert à prévenir l'accès des animaux nuisibles. Des pieux fixés symétriquement dans le sol soutiennent des filets que les Indiens confectionnent avec une grande habileté. A un mètre environ de hauteur et au-dessus du feu, qui brûle continuellement, on a établi des traverses de bois où l'on conserve les provisions de réserve.

Quant au costume de ces bons sauvages, il est des plus primitifs. Tout au plus quelques-uns parmi les plus civilisés songent-ils à se payer le luxe d'un vêtement, qui consiste le plus souvent en une simple chemise. Et encore ne la mettent-ils qu'en vue de rehausser leur dignité, sans se préoccuper outre mesure de la modestie. Les enfants portent au cou, au bras, aux aisselles, sous les genoux, une profusion de filigranes primitifs. Quant aux fils des ca-

ciques, ils doivent subir le martyre incessant d'un vrai fardeau de colliers. — Les femmes, sans distinction d'âge, portent, attachée au-dessus des hanches, une ceinture rouge en coton, large d'un pan. Chose assez remarquable, dans ce pays où la modestie n'est pas la principale vertu des hommes, elle est scrupuleusement observée par les femmes, qui ont une retenue parfaite dans leur manière de marcher, de s'asseoir, comme dans tous leurs actes.

Les Parecis sont généralement de taille moyenne, élancés et bien proportionnés. Leurs cheveux, noirs et longs, sont coupés sur le front. Peau bronzée, yeux noirs et pénétrants, traits réguliers et souvent fort beaux, peu ou point de barbe, crâne haut et arrondi, angle facial ouvert, telles sont les caractéristiques de cette race.

La langue des Parecis, bien différente du *Guarani* et du *Tupi*, est douce et harmonieuse, nullement difficile, car ils prononcent bien distinctement tous les sons. Ils sont heureux quand un étranger étudie leur langue, et ils se prêtent volontiers à la lui enseigner.

Mais nos compagnons nous ont rejoints. Nous continuons notre voyage pour aller établir notre campement sur les rives d'un fleuve dont j'ignore le nom, et près d'une *maloca* beaucoup plus grande et plus peuplée que la première, car elle sert de résidence à l'un des caciques de la tribu. Là, j'eus la bonne fortune de rencontrer une femme indigène parlant très bien le portugais. J'en profitai pour me composer un petit vocabulaire des mots *parecis* les plus usuels. Cette femme me servit en outre d'interprète pour enseigner aux Indiens les principales vérités de notre religion. Je parlai de la création du genre humain, des principaux dogmes de notre foi, de la sainteté de la morale chrétienne, et quand j'eus fini, le Cacique me fit observer qu'ils connaissaient déjà par tradition de leurs aïeux plusieurs des vérités que je leur avais enseignées.

Voici, en résumé, quelques-unes des croyances de ce peuple.

Les Parecis croient en Dieu, *Enoré*, maître absolu du ciel et de la terre, qui tantôt menace avec les éclats du tonnerre, tantôt féconde la terre avec la pluie. *Enoré* châtie le génie du mal, auteur de tous les maux dont souffre l'humanité. *Enoré* a un fils dont la patrie s'appelle *Balaata uëtigu*.

Ils admettent que nous descendons tous d'un premier homme, *Dalucanaitéré* ; vérité qu'ils expriment d'une manière concise en une seule parole, *Phatilaure*. Le premier homme qui mourut était juste ; il fut tué par son frère (tradition du meurtre d'Abel par Caïn).

Relativement aux Indiens anthropophages, pour lesquels les Parecis nourrissent une horreur et un mépris profond, ils me dirent que *Cenicaloré*, meurtrier de son père, épousa *Enocuquini*, qui avait tué sa mère. De cette union naquirent les fondateurs des diverses tribus

anthropophages: les *Tupanhunas*, les *Apiacás* les *Nhambiquaras*.

Interrogés sur leur propre origine, il me répondirent que leur père *Uzaze* habitait près des cataractes de *Juricena*. Ses fils vécutent là longtemps dans la plus parfaite union, jusqu'au jour où prévalut parmi eux la croyance aux maléfices. D'après cette croyance, une personne ne meurt que lorsqu'une autre lui a jeté un mauvais sort. On tua ceux que l'on soupçonnait coupables de cette infamie: à dater de ce jour, la désunion se glissa parmi eux et plusieurs familles émigrèrent.

Quand une personne meurt, on l'ensevelit dans sa propre demeure, et le hamac sur lequel elle prenait son repos lui sert de linceul.

Le mariage n'exige pas de longues formalités; quoiqu'en principe le Parecis n'ait qu'une femme, ils se croit d'ailleurs le droit de considérer ses propres filles comme étant ses femmes. Quant aux caciques, maîtres absolus, ils peuvent avoir autant de femmes qu'il leur plaît et les répudier quand bon leur semble.

Au cours de mon voyage, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'accepter l'hospitalité de ces Indiens, ce qui m'a permis d'observer tout à mon aise leurs mœurs et leurs usages. Je ne les ai jamais vus discuter à haute voix; j'étais au contraire frappé de leur conversation toujours modérée, de leur langage calme, je dirais presque timide. J'ai encore fait à ce sujet une remarque assez curieuse: je n'ai jamais entendu de ces entretiens frivoles, légers et animés dont nous sommes coutumiers. Bien loin de là; lorsque deux Parecis conversent entre eux, le premier qui prend la parole discourt très longtemps sans être interrompu. Quand il a fini, son interlocuteur prend la parole à son tour, pour exposer longuement ses pensées, sans que l'autre l'interrompe autrement que par des signes d'approbation.

Les Parecis vivent spécialement des produits de la chasse et de la pêche. Les hommes se servent très bien du fusil; les jeunes gens et les enfants font usage de l'arc et des flèches. La préparation culinaire est des plus simples: quel que soit le mets, il a été rôti sur la braise ou sous la cendre, et ils le mangent avec le *bijá*, sorte de galette de farine de mandioca.

Je vis un jour, dans l'intérieur d'une hutte, plusieurs femmes occupées à mâcher du blé préalablement trempé dans de l'eau. Elles recueillaient soigneusement dans un vase de bois le produit la susdite mastication. Je m'empressai d'aller aux informations et j'appris, ô horreur! que ces femmes faisaient la *chicha*, boisson de luxe dans la tribu. J'ai tenu compte de cette utile découverte et me suis bien proposé de refuser, sous un prétexte ou sous un autre, toutes les offres que l'on me pourrait faire de cette précieuse liqueur.

Plusieurs d'entre les Parecis, les Caciques en particulier, se sont adonnés à la culture du mandioca et du blé; mais en cela, ils sont de beaucoup inférieurs aux *Bacahiris* qui s'y livrent depuis longtemps sur une grande échelle et s'occupent en outre de l'élevage des bestiaux.

Quoiqu'ils construisent leurs demeures avec un art remarquable, ils changent facilement de séjour et s'établissent tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, selon l'abondance du gibier et du miel sauvage.

Dans la troisième *maloca* que nous avons rencontrée demeure le *Grand-Cacique*. Nous avons pu nous y procurer un guide, l'Indien *Zozoiça*, chasseur très habile, et, ce qui vaut mieux encore, homme intelligent et probe. En continuant notre voyage, nous rencontrâmes successivement diverses autres cabanes d'Indiens, et, partout nous avons eu à nous féliciter d'eux.

Pour mon compte, je n'ai pas perdu une seule occasion de les instruire des vérités de notre sainte religion. Bien souvent aussi, pour les divertir un peu, je leur parlais des lointains pays de l'Europe, qui se trouvent par delà les mers. Ils étaient tout étonnés d'entendre dire que le Brésil n'est pas toute la terre et ils riaient de bien bon cœur quand je leur disais qu'il fait nuit en Europe lorsque le jour luit dans leur région.

Je dois avouer enfin que je n'ai jamais laissé échapper une occasion d'enrichir ma collection d'histoire naturelle. Les enfants indiens, voyant que je recherchais avec soin les insectes, les papillons, etc., me venaient en aide, et, grâce à leurs yeux de lynx et à leur agilité, ils me rendaient de précieux services. Les vieillards, ayant remarqué que j'observais avec une grande attention les productions et les richesses de cette zone, m'entouraient de la plus grande vénération. Un jour, m'ayant abordé tandis que j'étais seul, quelques-uns des vénérables de la tribu me dirent qu'on m'avait surnommé *Utariti*, surnom trop louangeux pour que je me permette de le traduire.

La caravane voyage dans la direction Nord. — Le jaguar. — Une épouvantable bourrasque. — Le grand cacique des Parecis; ses attributions.

Nous continuâmes notre voyage vers le Nord. Nos mules se montraient plus dociles et nous avançons dans le plus grand ordre. Tantôt, groupés au milieu d'une immense prairie, nous rappelions les caravanes des déserts africains; tantôt, dans les gorges étroites ou les sentes à peine visibles, nous avançons à la queue l'un l'autre, traçant sur un tableau de riante verdure une raie noire et sinueuse.

J'avais fait amitié avec notre guide, *Zozoiça*. Parfois nous enfoncions tant soit peu

dans les profondeurs des bois. Il me montrait alors une foule d'arbustes, de plantes, d'insectes que je n'avais pas remarqués. J'ai, grâce à lui, enrichi ma collection d'une foule de sujets fort précieux. Un jour entre autres, au cours d'une de ces escapades, nous rencontrâmes quelques ossements, parmi lesquels je remarquai un crâne de jaguar. Ce qui donna lieu à mon guide de me raconter une histoire dramatique, dont voici en deux mots le résumé : un jaguar avait surpris deux Indiens qui chassaient dans une forêt sombre. Déjà l'un d'eux râlait sous l'étreinte de la bête féroce, quand survint le père du Grand-Cacique actuel. Ce vieillard, encore vigoureux, mit fin au combat par un acte de bravoure. Voilà un beau sujet de narration française.

Le Brésil est en grande partie une région intertropicale; aussi ses forêts vierges sont-elles infestées, comme celles de l'Hindoustan et du centre de l'Afrique, d'une foule de carnassiers fort dangereux. La famille des félins entre autres y a de nombreux représentants, parmi lesquels le jaguar, dont il existe au moins quatre ou cinq espèces différentes. La plus remarquable — *Ponça pintada* des Brésiliens — se fait remarquer par une astuce, une force et une agilité qui n'ont d'égal que son audace. Quand il est irrité ou pressé par la faim, il ne le cède en rien au tigre du Bengale. C'est un véritable fléau pour les propriétaires de bestiaux; les chevaux et les mulets n'échappent pas à ses appétits féroces; et, quand il a une fois goûté la chair humaine, il est très dangereux aux voyageurs. A plusieurs reprises notre campement aurait reçu la visite de ces désagréables compagnons, si nos chiens ne se fussent trouvés là pour en défendre l'accès par leurs aboiements, qui nous mettaient sur nos gardes.

Pour parvenir à la *Serra dei Parecis*, nous avons dû escalader le mont Tayri (900 mètres d'altitude). Nous étions au sommet, quand éclata tout à coup une violente tempête. Les grosses gouttes d'eau qui nous fouettaient le visage nous semblaient être autant de grêlons. Mules et chevaux trépignaient, se rebiffaient et ne pouvaient que fort difficilement se maintenir sur leurs pieds. On eût dit non seulement d'une bourrasque, mais encore des efforts d'une légion infernale qui aurait voulu nous interdire le passage. Malgré cela, malgré les torrents d'eau qui se précipitaient vers le Kagados, le Sumidauro, l'Arinos et le Tapaioz, nous arrivâmes vers le soir à la *Serra de' Parecis*. Trois jours après nous étions à la maloca du Cacique Franché, autrement dit le GRAND-CACIQUE. Il nous reçut en grande pompe dans sa demeure et nous fit force présents.

Franché est grand et fort; son regard toujours louchant, sa démarche pesante, dénotent un homme circonspect, voire même audacieux. Je m'empresse de le déclarer, il a été à mon égard d'une amabilité exceptionnelle. Durant

tout mon séjour après de lui, j'ai eu une part privilégiée de ses bonnes grâces.

Le GRAND-CACIQUE est le descendant légitime de Uzare, le Père des Parecis. Ce titre lui donne une souveraineté absolue sur tous ceux de sa race, en dépit du Gouvernement brésilien, qui a conféré à l'un de ses fonctionnaires la charge de Gouverneur des Parecis.

C'est le GRAND-CACIQUE seul qui convoque ses collègues des autres tribus à la célébration des fêtes nationales et en particulier à la danse religieuse « *que la femme ne doit pas voir.* »

La danse « *que la femme ne doit pas voir* » est, d'après sa dénomination même, exécutée par les seuls hommes de la tribu, dans une lutte spéciale — la *jararaca*. Ce sanctuaire de la superstitieuse croyance des Parecis est construit vis à vis la demeure du grand chef, et l'on n'y entre qu'à cette occasion.

Je n'ai jamais assisté à la danse « *que la femme ne doit pas voir* », mais j'ai pu apprendre de notre guide dans quelles conditions étranges elle s'exécute. Le voici en deux mots. Tandis que les femmes sont enfermées dans une *maloca*, les hommes se réunissent dans la *jararaca*. Ils forment au milieu de l'unique salle un cercle au centre duquel prend place le Cacique. Ils ont tous des flûtes de tonalité différente. A un signal donné, ils jouent sur leur instrument un air calme et triste, tandis qu'ils exécutent lentement une danse circulaire qui consiste surtout à battre le sol du pied droit avec un ensemble admirable. Pendant ce temps le GRAND-CACIQUE fait des pirouettes impossibles, en brandissant une massue, symbole de son autorité.

Tel est, résumé en peu de mots, le cérémonial de la danse « *que la femme ne doit pas voir.* »

Le GRAND-CACIQUE a d'autres charges, de beaucoup plus sérieuses. Il est le père et le protecteur obligé des orphelins de la tribu. C'est lui qui rend la justice; c'est lui aussi qui exerce le pouvoir souverain sur les diverses tribus de Parecis. Je dois ajouter pour être exact que son autorité n'est pas reconnue des Cabaçãs et des Cabexins, mais seulement des Parecis proprement dits. La race des Parecis a formé en effet ces trois grandes tribus ennemies l'une de l'autre. Les Cabaçãs désirent être toujours en bons rapports avec les étrangers, qu'ils respectent dans leur personne et dans leurs droits. Les *Cabexins*, qui habitent pour la plupart sur les rives du Juruena, sont au contraire féroces, belliqueux, ennemis implacables de tous ceux qui n'appartiennent pas à leur tribu, quels que soient d'ailleurs leur caractère et leurs dispositions.

Aventures. — L'Indien Zozoiaca ou notre guide. — Perdu. — Aux prises avec un jaguar. — Protection divine. — Retrouvé: il était temps!

Je n'ai nulle envie de me poser en Robinson; les lauriers de ce héros légendaire des enfants ne hantent pas mes rêves et ne troublent nullement mon sommeil. Aussi me permettrai-je de passer sous silence quelques menus faits qui donneraient peut-être plus d'agrément à mon récit, mais l'allongeraient sûrement au delà des limites permises.

Le seul incident de cette seconde partie de voyage que je puisse vous raconter vous paraîtra surprenant et le serait en effet, si nous n'avions à compter avec la Providence, qui veille jalousement sur chacun de nous.

J'étais sorti, un jour, de grand matin, en compagnie de notre guide Zozoiaca, pour m'entretenir plus librement avec lui et apprendre quelque peu la langue des Parecis, non moins que pour m'initier à leurs usages. Durant une bonne demi-heure, nous marchâmes à l'aventure, sans prendre garde que nous nous éloignons toujours plus de notre campement. — Nous étions arrivés au plus épais d'une forêt, quand Zozoiaca me demanda l'autorisation de donner la chasse à un bel oiseau dont nous entendions les kyrielles harmonieuses. J'attendis plus d'une heure: l'Indien ne retourna pas; je m'avancai quelque peu dans la direction qu'il avait prise, et je montai sur un arbre pour mieux examiner les alentours: je ne vis rien venir; j'appelai le chasseur, mais aucune voix ne répondit à la mienne. J'avais oublié ma boussole, ce qui dans la circonstance était une grosse faute, car le ciel étant nuageux je ne pouvais m'orienter sur le soleil. Je voulus retourner sur mes pas: hélas! il eût fallu, pour retrouver ma route, semer des cailloux sur mon chemin comme feu Petit-Poucet, ou, comme Monsieur Robinson, entailler les arbres des sentes que nous avions suivies. Toute la journée s'écoula en recherches infructueuses. Lorsque, le soir, je pus enfin reconnaître l'endroit où je me trouvais, j'étais à une grande distance de notre campement et sur les bords d'un torrent qui roulait ses eaux impétueuses dans la direction du fleuve Saint-Antoine. Je ne devais pas songer à retourner sur mes pas: c'eût été folie, car la journée était déjà bien avancée et la forêt se faisait de plus en plus sombre. Je me mis donc en devoir de chercher un endroit convenable pour passer la nuit et de prendre toutes mes précautions afin de n'être pas surpris par les bêtes féroces.

Je travaillais sans relâche à me faire une provision de bois, lorsque j'entendis le rugissement d'un jaguar. Je me hâtai d'allumer un grand feu, quoique cette mesure ne soit pas toujours un moyen efficace de se prému-

nir contre les attaques de ce félin dangereux. C'était en tout cas le seul moyen de défense dont je pouvais disposer et j'en usai largement. Je mis à ma portée ma provision de bois et d'herbes sèches, puis je m'assis, épuisé, non loin du feu, oubliant devant l'imminence du péril la fatigue et la faim qui me torturaient. Bientôt toutefois, vaincu dans cette lutte de la peur contre l'épuisement, je m'étendis sur l'herbe et fermai mes paupières appesanties par le sommeil. Aussitôt, l'esprit surexcité par la hantise de la présence d'un jaguar, je me levai précipitamment et saisis un tison que je brandis, pour éloigner la bête féroce. Mais je ne vis rien qui dénonçât la présence du félin. De nouveau je m'endormis, mais de nouveau j'entendis ce bruissement léger qui me donnait froid au cœur. Je fis la même manœuvre que précédemment, et comme la première fois, je ne vis rien. A trois reprises je dus me mettre en garde, et, à la troisième seulement, je pus voir dans la demi-clarté que projetait mon tison, comme un corps allongé et souple qui disparut aussitôt. J'avais un excellent *Winchester*, mais en cette conjoncture il pouvait être plus dangereux qu'utile. D'ailleurs, quelques instants après, des rugissements lointains m'apprirent que le jaguar avait renoncé à sa proie. Alors, cette énergie factice que m'avait donné la grandeur du péril m'abandonnant tout à coup, je tombai dans un profond assoupissement.

Je ne m'éveillai que le lendemain, vers les trois heures du matin. Le feu était complètement éteint: j'eus comme une sueur froide à la pensée des périls auxquels je venais d'échapper et de ceux qui me menaçaient encore. Je levai les yeux vers le firmament: encore parsemé d'étoiles brillantes, il était d'une beauté idéale. Sur la rive du torrent, des tapirs prenaient leurs ébats, ce qui me rendit confiance, car c'était un indice de l'éloignement du jaguar.

Réflexions faites, je résolus de reprendre ma route dans la direction de l'Ouest dès que le jour serait assez avancé. Plût à Dieu que je m'en fusse tenu à ce plan. Mais, au moment où j'allais me mettre en marche, j'entendis un coup de fusil dans la direction opposée. Je ne songeai nullement à me demander si je n'étais pas trahi par l'écho, et, sans plus attendre, je me dirigeai de ce côté. C'est dire que j'allais précisément à l'opposé du lieu où se trouvaient mes compagnons.

Je dois dire, à mon honneur, que, si je m'égarais, je le faisais en conscience. Accablé de faim et de fatigue, je trouvai encore la force de m'ouvrir, à l'aide de mes mains, une route à travers les lianes, les racines et les broussailles. Trois heures durant, je marchai avec l'ardeur que donne le désespoir. A mesure que j'avancais, les sentiers devenaient plus sauvages: malgré ma bonne volonté de me donner du cœur, je dus reconnaître que j'étais véritablement perdu. Je

tombai à genoux et invoquai avec foi Celle que l'on n'a pas appelée en vain l'*Auxilium Christianorum*. —

Tout à coup, et comme un rayon de la grâce céleste, il me vint une idée de salut. Je me relevai, en répétant à plusieurs reprises: « P'écho! P'écho! P'écho!... » J'avais compris la raison de mon erreur. Fatigué, mais résolu et confiant cette fois, je revins sur mes pas. Je retournai à l'endroit où j'avais passé la nuit. Je m'y arrêtai pour remercier Marie Auxiliatrice et solliciter son assistance; puis, je repris ma route, sans autre provision de route que des fruits sauvages. Bientôt mes forces me trahirent de nouveau, et je m'assis au pied d'un arbre. J'eus heureusement l'idée de tirer à tout hasard un coup de carabine, auquel un autre coup répondit aussitôt non loin de là. Ce fut pour moi le plus puissant cordial. Je chargeai mon arme et fis feu une seconde fois. De nouveau un coup de fusil répondit au mien et une voix connue m'appela par mon nom: en rassemblant alors toute mon énergie, je poussai un cri auquel répondirent aussitôt les vivats répétés de mes compagnons de voyage. J'étais sauvé!

Sur les rives du Rio Verde. — La fête de la Maternité de la T. S. Vierge. — Baptême de notre guide Zozoiaga et de toute sa famille. — De retour à Cuyaba. — Mon arrivée à Diamantino.

Nous allâmes dresser notre campement sur les rives du Rio Verde, où nous devions séjourner quelque temps pour renouveler notre provision de viande salée.

J'ai profité de notre halte pour fêter de mon mieux la maternité de la T. S. Vierge. Ce jour-là, j'ai célébré la sainte Messe avec une joie égale à ma reconnaissance. Zozoiaga se mit en frais pour nous préparer un repas de circonstance. Ce fut un véritable festin, grâce au dévouement de notre guide et à son habileté de chasseur. Je n'ai pas dit de cuisinier.

Les jours suivants, nous trouvâmes, en continuant notre route, une petite tribu d'Indiens Cabaçães; rencontre des plus heureuses dont M. l'Administrateur profita pour trafiquer avec eux, au grand avantage du gouvernement qu'il représentait, non moins qu'à la grande joie des Indiens eux-mêmes, en quête depuis longtemps d'acheteurs à la bourse bien garnie.

J'ai eu, à la même époque, une des plus douces consolations qui m'aient été données au cours de mon voyage. Zozoiaga sollicita la grâce du saint Baptême. Cet exemple fut suivi par toute sa famille, composée de sa femme et de deux enfants dont l'un, Zézéiara, est âgé de 13 ans, et l'autre, Zahulehoré, de 10 seulement.

Cette journée de bonheur devait avoir son contrepois de chagrin. Vers le soir, Zozoiaga vint me trouver et m'apprit qu'il avait l'intention de retourner dans sa tribu. Il s'était déjà beaucoup trop éloigné. Pour ce motif et pour bien d'autres encore, que je ne puis exposer ici, notre guide nous fit ses adieux quelques jours après. Je perdais en lui un véritable ami.

Pendant quelque temps, notre voyage ne nous offrit plus que ces alternatives de marches tantôt lentes tantôt rapides, et de haltes forcées, dont rien, dans ce pays encore désert, ne vient rompre la monotonie.

Après le départ de Zozoiaga, nous nous sommes arrêtés une première fois, et pendant 14 jours, sur les rives d'un fleuve dont j'ignore le nom. J'ai trouvé cette halte bien longue, car j'ai été continuellement malade. Ce premier arrêt fut bientôt suivi d'un autre de 15 jours, employés en excursions partielles, qui nous permirent de nous distraire tout en étudiant les richesses du pays.

Quatre mois s'étaient déjà écoulés depuis notre départ, et depuis vingt jours nous aurions dû être de retour, si on s'en était tenu au programme primitif. Quant à moi, après quelques courses infructueuses dans les environs de notre campement, et au cours desquelles je pus me convaincre que ma présence était désormais inutile, je résolus de retourner à Cuyaba. L'administrateur de l'expédition estimait, lui aussi, que ma santé ne me permettait pas d'aller plus avant.

Je pris donc congé de mes aimables compagnons de route et je retournai vers le confluent du *Xacuruhina*, dans l'espoir d'y rencontrer quelques familles de Cabaçães. Mais je fus déçu dans mon attente. Je voulus alors poursuivre plus au nord, mais l'humidité des forêts et l'inclémence de la saison me forcèrent d'y renoncer. Il ne me restait en conséquence d'autre alternative que de revenir à Cuyaba par le plus court chemin. Je m'y résignai d'autant plus volontiers que je fus favorisé par une heureuse coïncidence. Précisément à quelques jours de là, une caravane de *seringueiros* (on appelle ainsi les ouvriers que l'État emploie à l'extraction de la gomme élastique) devait suivre mon itinéraire. Les braves gens qui en faisaient partie m'invitèrent à cheminer en leur compagnie. Je m'empresse d'accepter, car le peu de bien que j'aurais pu faire en ces lieux n'aurait pas compensé, sans doute, celui que mon absence empêchait de faire à notre Oratoire.

Vous parlerai-je de ce retour? de cette promenade homérique, de ce voyage, qu'en l'absence de bêtes de somme je dus faire en grande partie à pied? Après quelques jours de marches forcées, nous arrivâmes à la *Maloca* du Grand-Cacique dont je vous ai parlé plus haut. Franché m'avait donné rendez-vous vers cette époque: il voulait faire baptiser son enfant. Mais notre caravane étant arrivée

un jour plus tôt que nous ne le pensions, je ne le trouvai pas dans sa demeure. Au reste, il devait retourner dans les vingt-quatre heures. Et comme avant de partir il avait donné ordre que l'on fit de grandes fêtes à l'occasion du baptême de son fils, tout le monde se mit en devoir de payer de sa personne pour préparer la chapelle, les présents, enfin les victuailles, partie essentielle de toute fête indienne.

La plus grande joie régnait parmi ces bons sauvages, et tout autorisait les plus heureux pronostics, quand se répandit la nouvelle que le Grand-Cacique avait été fait prisonnier par les Cabaçâs avec plusieurs hommes de sa suite. Je n'ajoutai pas foi d'abord à ce bruit. J'attendis durant cinq jours; mais ce laps de temps écoulé, je perdis moi aussi tout espoir. Je partis la mort dans l'âme et me dirigeai vers Diamantino où j'arrivai huit jours après.

J'ai reçu à Diamantino la plus aimable hospitalité chez M. François Ferreira Mendez, un Coopérateur salésien et un ami de la première heure. Sur ses instances, je pris trois jours de repos. Après quoi, muni d'une excellente bête de somme, je pris le chemin de Cuyaba. C'était une distance d'au moins 40 lieues que je devais parcourir.

Grâce à Dieu et à Marie Auxiliatrice, j'arrivai à notre Oratoire six jours après, dans la nuit du 23 au 24 décembre. Mon apparition causa une surprise générale parmi mes confrères. Les bruits les plus contradictoires avaient couru à mon égard. On me croyait mort ou à peu près. Et de fait, si je ne suis ni mort ni mourant, je puis bien dire et répéter tout au moins de cœur : « *Misericordia Domini, quia non sumus consumpti!* »

Veillez, bien aimé Père Don Rua, excuser ma prolixité, et me croire toujours

De Votre Paternité Révérendissime

Le fils très affectionné en Jésus et Marie

NICOLAS BADARIOTTI, prêtre,
missionnaire salésien.



ÉQUATEUR

La vie journalière de nos Missionnaires au milieu des Jivaros.

(Extraits de la correspondance de Don François Mattana).

DEPUIS deux ans et plus, nous nous sommes tenus sur une prudente réserve au sujet de nos Missions de l'Équateur. Notre silence nous était imposé par les circonstances politiques particulièrement difficiles que

traversait cette malheureuse République. Nous n'avons plus aujourd'hui les mêmes raisons de nous taire, et nous ne pouvons d'ailleurs résister plus longtemps aux instances réitérées que nous vaut pour ainsi dire chaque jour la pieuse et bienveillante curiosité de nos chers lecteurs. Nous allons donc feuilleter rapidement la correspondance de Don François Mattana depuis les premiers mois de 1896, et en détacher les passages qui seront propres à donner une idée de la vie qu'ont menée nos confrères au milieu des Jivaros, durant ces deux années de luttes intestines.

Nous ferons tout d'abord observer que bon nombre de lettres ont été égarées par suite du désordre qui a régné longtemps dans l'administration — et peut-être aussi pour d'autres causes.

* * *

Gualaquiza, 15 avril 1896.

Ces pauvres Jivaros ne veulent décidément pas renoncer à leurs luttes intestines. Partagés en deux camps, toujours armés, il sont aussi toujours prêts à se défendre ou à attaquer. En ce moment, une faction a pour chef un nommé Ramon et l'autre Naranza; cette dernière est la plus puissante.

Depuis près d'un an notre Mission jouissait d'une paix relative; mais il y a quelques jours la lutte a recommencé entre les deux camps, et avec plus d'ardeur que jamais. Voici dans quelles circonstances. Vers la fin de l'année dernière, la faction Naranza réussit à s'emparer du *brujo* (docteur) du parti ennemi, dont elle blessa en outre le chef. Le prisonnier, bien entendu, fut mis à mort; Ramon, guéri de sa blessure, résolut de tirer une vengeance éclatante de ses adversaires. Toutefois, comme ses partisans se trouvaient bien inférieurs en nombre, il se contenta et réussit à dissimuler. Tout dernièrement enfin, estimant sans doute qu'il pourrait lutter avec quelque chance de succès, le chef Ramon ordonna à l'un des siens de simuler une maladie grave et d'attirer chez lui le *brujo* des Naranzas. Ce dernier reçut tant de gages d'assurances et de promesses alléchantes de la part de la famille du pseudo-malade, qu'il se décida à se rendre auprès de son client. Quelques instants après sa tête était coupée, et, suivant l'usage, les Ramons en avaient fait une *shanza* (1).

On imaginera facilement l'indignation et la haine féroce que cette exécution suscita dans le camp ennemi. Naranza, entouré de ses peux, jura qu'il n'aurait de repos qu'à la mort de Ramon. Des deux côtés on prépara de nouvelles embûches, et tout faisait prévoir un combat meurtrier.

Grâce à Dieu, ces malheureux Jivaros ont un tel respect pour notre Résidence qu'ils

(1) Voir *Bulletin* de août 1896, p. 175.

n'en viennent jamais aux voies de fait quand ils s'y rencontrent. Une seule fois, il y a cinq jours environ, la cour de l'Établissement a failli être transformée en un champ de bataille. De grand matin, une bande nombreuse de Jivaros Naranzas était venue chez nous et avait établi son campement dans notre cour. Ils paraissaient assez calmes, et nos missionnaires purent les entretenir librement des vérités de notre sainte religion. A midi, tandis que tout le personnel était à table, Ramon entre inopinément avec les siens dans la cour où étaient déjà campés les Naranzas. Avant que nous ayons eu le temps de nous apercevoir de leur présence, les deux partis avaient échangé des menaces, des défis, et déjà ils en venaient aux coups. Au bruit des lances qui s'entrechoquaient, nos confrères accoururent, suivis de quelques chrétiens du voisinage. Toute l'autorité du missionnaire fut impuissante devant leur rage et il fallut les séparer de vive force. Ils se retirèrent en grondant, et en proférant des menaces de vengeance prochaine. Grâce à Dieu et à Marie Auxiliatrice, aucun des nôtres n'avait été blessé. — La nuit calma les sourdes colères et, dès le matin, les deux partis vinrent séparément nous promettre qu'à l'avenir ils respecteraient notre Résidence, où serait conclue comme une *Trêve de Dieu*.

Depuis, il ne se passe pas un seul jour sans que notre cour ne soit envahie par une foule de Jivaros des deux camps. Nous n'avons eu encore à déplorer aucune rixe; mais je crois qu'il a fallu pour cela une spéciale protection de Marie Auxiliatrice. Daigne cette Mère inspirer à nos chers Jivaros des sentiments plus pacifiques.

* *

15 mai 1896.

Des Jivaros viennent parfois nous demander l'hospitalité pour la nuit. Hier soir, par exemple, nous en avions des deux factions ennemies. Ils étaient armés. Quelques paroles surprises çà et là nous faisaient présager un péril imminent. Nous prîmes la résolution de veiller toute la nuit pour intervenir au besoin. Heureuse précaution! nos soupçons n'étaient que trop fondés. Un *ramon* avait résolu de surprendre ses ennemis pendant leur sommeil. De fait, quand il crut tout le monde endormi, il se mit en mesure de réaliser son projet. Il fut arrêté à la porte de la salle où dormaient ses victimes et chassé immédiatement de la Maison, non sans que nous l'ayons menacé de la prison. Le lendemain, ce malheureux est venu nous demander pardon; il compte actuellement au nombre de nos amis.

* *

19 mai 1896.

Nous avons ressenti ce matin une forte secousse de tremblement de terre. Je célé-

brais la sainte Messe; l'église était pleine de fidèles. Au moment de la communion, je vois l'autel tout entier sursauter brusquement plusieurs fois à brefs intervalles; j'entends la charpente du toit craquer comme si elle allait s'effondrer; à la porte de l'église, c'est un piétinement de gens pressés de sortir; il me semble que le sol se dérobe sous mes pieds..... « Cœur Sacré de Jésus ayez pitié de moi! Vierge Marie venez à mon secours! » Ces invocations suppliantes montent naturellement à mes lèvres, tandis que je m'appuie à l'autel pour ne pas tomber.

Nous avons ressenti plusieurs secousses, puis le calme est revenu et j'ai pu terminer la sainte Messe. Notre chapelle et notre Établissement sont passablement endommagés.

* *

24 juin 1896.

Nous avons célébré en grande solennité la fête de saint Louis de Gonzague. Tout est allé pour le mieux; mais ce qui surtout a dû faire plaisir au bon aint, ce sont les nombreuses communions que nous avons eues ce jour-là.

Aujourd'hui, 24 juin, je suis allé visiter un Jivaros gravement malade, voire même en danger de mort. Ce brave sauvage désirait ardemment recevoir le baptême. Je le lui ai administré en présence de toute sa famille.

Pour parvenir jusqu'à sa demeure, j'ai dû traverser à gué le Gualaquiza. J'ai bien hésité quelque peu, en présence de la crue notable produite par de récentes pluies diluviennes, d'autant que je n'avais pu me procurer une monture, et que d'autre part je ne connais nullement les gués du Gualaquiza. Je me suis recommandé au Sacré-Cœur de Jésus et à Marie Auxiliatrice, et vaille que vaille je m'en suis tiré, en ne laissant aux ondes d'autre butin que mes pauvres bottes.

* *

23 août 1896.

Au soir du 15 août nous avons commencé une Mission paroissiale. Elle s'est terminée aujourd'hui par de nombreuses confessions et communions. Et pour que rien ne manquât à la manifestation religieuse, nous avons fait à travers les principales rues de Gualaquiza une procession solennelle. Les autorités locales, de nombreux fidèles, émigrés et Jivaros, entouraient la statue de la Vierge Auxiliatrice. Le cortège a parcouru entre autres la rue *Don Bosco*, richement enguirlandée.

Nous avons profité de cette occasion, qui attirait à Gualaquiza un grand concours de colons et habitants des environs, pour faire une exposition des meilleurs travaux exécutés par les garçons et les filles de notre Oratoire. Nous avons obtenu un plein succès. Bon

nombre de connaisseurs nous ont manifesté un étonnement et une admiration sincères pour les résultats obtenus.

La distribution des récompenses a puissamment encouragé nos petits apprentis, qui se sont promis de réaliser à l'avenir des merveilles de bonne conduite et d'application. Leur bonne volonté est en outre tenue en haleine par la promesse que je leur ai faite d'une récompense générale..... s'ils se conduisent bien.

* * *

5 septembre 1896.

Vous devinez sans nul doute quelle devait être cette fameuse récompense générale: une belle promenade de tout un jour chez nos amis les Jivaros.

Levés de bonne heure, confrères et enfants, nous montons tous à cheval et nous voilà partis. Nos chers petits égayaient la route par toutes sortes de chants, de cris de joie, d'aimables pasquinades aussi.

Les Jivaros nous attendaient sur les rives du Bomboiza, que nous devions traverser pour nous rendre dans leur campement. Leurs canots étaient prêts, et en peu de temps toute notre caravane eut gagné l'autre rive, sans que nous ayons eu à déplorer le moindre accident.

Le fameux chef Naranza nous attendait avec impatience: il nous reçut dans sa demeure où il nous fit servir une petite collation. En attendant l'heure du déjeuner, j'allai, en compagnie de quelques-uns de nos petits excursionnistes, visiter plusieurs familles de Jivaros. Inutile d'ajouter que nous avons été partout reçus avec toutes sortes de marques d'estime et d'affection. Nous ne sommes retournés chez M. Naranza que pour le déjeuner. En voici le menu :

Riz bouilli.

Farine de maïs.

Salaisons.

Platano.

Yuca.

Permas.

Camotes.

Platanos guineos.

Papayas mani.

Viande de cheval.

En guise de café, un peu de *chico jivaro*, le champagne des Jivaros.

Bien entendu, nos hôtes furent aussi nos commensaux.

Après cet extraordinaire mais très joyeux déjeuner, nos sacristains préparèrent tout pour le baptême de quatre petits Indiens. Prévenus quelques jours plus tôt, j'avais eu soin de me munir de tout le nécessaire. Un grand arbre aux ombrages épais nous servit de chapelle. Les assistants s'agenouillèrent sur l'herbe

et la cérémonie commença. Tous les yeux étaient braqués sur moi; le moindre de mes mouvements excitait au plus haut point leur admiration facile, et non loin de moi j'entendis un vieillard qui expliquait ainsi les rites que j'accomplissais :

« *Ahora Taita Francisco, nuestros hijos bautizando y agua regando, Taita Dios mucho a nuestros hijos queriendo y al cielo convidando, y ahí con Taita Dios y Taita Francisco nuestros hijos viviendo, paseando y arto comiendo, bueno está.* » C'est-à-dire: « Le Père François baptiser avec l'eau nos enfants; le Père Dieu vouloir à nos enfants beaucoup de bien et les inviter avec lui au ciel; et là nos enfants vivre avec Dieu et le Père François; promener et manger beaucoup... Tout ça est bon. » Et quand je versai l'eau baptismale sur la tête des catéchumènes, j'entendis un des assistants dire bien haut: « *Así bueno está, porque así lavando Iquanchi miedo teniendo.* » C'est-à-dire: « C'est une bonne chose que de leur laver la tête comme cela, pour en faire partir le diable. »

* * *

15 septembre 1896.

Avant-hier, tandis que je prenais mon repas de midi avec la communauté, un certain Mascho, Jivaros, arrive tout essoufflé et crie le plus fort possible, sans prendre le temps de venir jusqu'à moi: « *Padre Francisco, Padre Francisco, pronto veniendo, mi hijo muy grande macanchi grueso picando y pronto moriendo..... pronto vos veniendo y curando no moriendo, pensando.* » — « Père François, Père François, venez vite. Un gros serpent *macanchi* a mordu mon fils aîné, qui va mourir; mais si vous venez et si vous le soignez bien, il guérira peut-être. » Et ce disant, le malheureux père versait d'abondantes larmes. J'ordonnai que l'on amenât sans retard une monture et je partis, renvoyant à un autre jour les mille petites affaires dont je devais m'occuper ce soir-là. Après deux heures d'une marche rapide, j'arrivai à l'habitation du Jivaros. Il y avait six heures que son fils avait été mordu; un sang noir et épais coulait des oreilles, des narines et des lèvres; une forte fièvre en était nécessairement résultée. Je jugeai son état humainement désespéré. Je me souvins toutefois que rien n'est impossible à la toute-puissance suppliante de Marie; aussi L'invoquais-je avec ferveur, tandis que j'administrerais au malade les soins les plus urgents. La cure fut longue et pénible. Mais enfin, Dieu aidant, la fièvre diminua insensiblement, et je crus bientôt pouvoir me retirer, après avoir donné quelques instructions aux parents. Avant de partir, je passai une médaille de Marie Auxiliatrice au cou du blessé. Contre toute espérance, j'ai appris aujourd'hui que mon malade est en voie de parfaite guérison.

20 février 1897.

Nous avons fait il y a quelques jours une de ces excursions dont le souvenir ne s'efface jamais; une de ces promenades que faisait Don Bosco en compagnie de ses petits « *biricchini* » à travers les riantes collines du Monferrato.

J'avais résolu de parvenir jusqu'au confluent du Bomboiza et du Zamora, et, de ce point très avancé dans le Territoire des Jivaros, bénir en grande pompe le Vicariat apostolique de Mendez et Fualaquiza. L'idée était tout au moins originale, sinon grandiose.

Cinq familles de Jivaros et tous les enfants de notre Mission devaient me faire escorte. Nous nous étions munis de provisions de bouche pour quarante-huit heures, car une promenade semblable ne se pouvait faire qu'en deux jours: c'était du moins ce que nous avions décidé.

Et nous voilà partis. Nous avançons qui à cheval qui à pied, chantant toute sorte de cantiques religieux, de bonnes chansons entraînantes aussi, et faisant retentir les échos étonnés de ces forêts quasi vierges de francs éclats de rire, de cris de joie, de prières.

Le premier jour de notre départ, nous arrivons de bonne heure dans les domaines du capitaine Ramon, lequel eut à cœur de nous faire une réception qui surpassât en grandeur et en confortable celle que nous avait faite cinq mois plus tôt son adversaire irrécconciliable, Naranza le grand capitaine. Ces bons sauvages ont aussi leur point d'honneur.

Les Jivaros qui nous accompagnaient, — en bons Jivaros, qui sont tous des chasseurs habiles — faisaient une guerre d'extermination à la faune de la contrée: oiseaux de tout plumage et de toute grosseur, petits cochons sauvages, ils jetaient tout dans le canot qui transportait nos provisions, non sans crier d'abord de leur plus forte voix: « *Hé! Père François, c'est pour vous tout cela!* » Et ils me montraient les produits de leur chasse. — « *Ah! Père François, nous ferons un bon dîner!* » Et ils riaient comme des sauvages dont le baromètre culinaire est au beau fixe.

Nous sommes enfin arrivés au but de notre excursion: ma montre marquait 5 heures.

Quel régal artistique nous fut le spectacle du confluent des deux fleuves que l'on voit couler et se perdre sous le dôme épais d'ombages séculaires! Tout ici est beau de cette beauté grandiose de la nature, marquée au coin de la toute-puissance de Dieu. On méditerait volontiers de longues heures dans le silence, et volontiers aussi l'on donnerait libre cours au besoin de rêverie qui oppresse alors l'âme... O mon Dieu, je vous remercie d'avoir créé ces forêts profondes où l'homme des villes, si orgueilleux et si fier de l'ouvrage de ses mains, est confondu devant la gran-

deur de la nature et est obligé de confesser votre Toute-Puissance!

— Rêver est beau, mais s'occuper incessamment des réalités de la vie, tel est le lot de ceux qui ont la responsabilité de leur prochain. Il fallait préparer un abri pour la nuit. Nos Jivaros, en gens essentiellement pratiques, s'étaient déjà mis à l'œuvre. Une heure plus tard notre cabane était prête. Non loin de là, une abondante provision de bois sec était préparée pour entretenir un grand feu.

Pendant ce temps, les cuisiniers avaient consciencieusement fait leur devoir, et c'était justice, car nous avions tous un appétit qui menaçait de devenir la faim.

Vous parlerai-je de la nuit, de notre repos, fait de demi-sommeil, de poésie et d'inquiétude? La fraîche brise du soir, le doux et enchanteur murmure des ondes, le calme profond du désert: tout cela nous invitait à tomber entre les bras de Morphée. Mais une secrète inquiétude nous agitait tous, moi particulièrement, qui répondais de ces chers petits. Heureusement les Jivaros faisaient bonne garde autour de nos couches; plusieurs fois je les vis rôder dans les alentours, sonder les profondeurs de la forêt, attiser le feu; veiller enfin comme nos anges gardiens.

Rien de curieux comme le réveil des enfants. Ils ouvraient d'abord de grands yeux étonnés, poussaient un cri de surprise et puis, revenant petit à petit à la réalité, ils souriaient aux Jivaros qui couraient çà et là.

Assis au pied d'un grand arbre, sur une racine géante qui s'élevait au-dessus du sol, j'ai entendu les confessions de quelques enfants, tandis que d'autres préparaient et ornaient l'autel.

Pour la première fois peut-être, le saint Sacrifice fut célébré en ces lieux. Les voix argentines de nos enfants jetaient aux échos, qui se les répétaient à l'envi, les paroles du *Credo*. Quant à moi, j'ai pleuré lorsque, au *Pater*, j'ai chanté *l'Adveniat regnum tuum!*

Après la messe, j'ai procédé à la bénédiction liturgique de ces parages, au grand contentement des Jivaros qui nous accompagnaient.

Le soir nous étions de retour à notre maison de Gualaquiza, très las, mais heureux.

* * *

30 mai 1897.

Le mois de Marie a été célébré le plus solennellement possible. Nous avons voulu intéresser cette bonne Mère en notre faveur. Nous avons grand besoin en effet de sa puissante protection. Si, d'une part, nos enfants nous donnent les plus grandes consolations, de l'autre nous sommes réduits à la plus extrême pauvreté. J'ai adressé à toutes les paroisses de Cuenca et de Gualaquiza une lettre circulaire dans laquelle je supplie les

fidèles de venir en aide à notre pauvre Mission. J'ai obtenu par ce moyen quelques offrandes, mais elles sont insuffisantes. Nous avons dû, vous vous en souvenez, reconstruire entièrement notre chapelle et notre maison, détruites par un incendie le 17 décembre 1894. La dette que nous avons contractée pèse lourdement sur notre budget. J'ai confiance en Dieu et en Marie Auxiliatrice.



UN HOMMAGE DE GRATITUDE

Les mouvements révolutionnaires qui ont valu de si dures épreuves, ces temps derniers, à la pauvre Église de l'Équateur, auront longtemps encore des conséquences douloureuses pour les âmes. L'avenir religieux de la pauvre patrie de Garcia Moreno s'annonce bien triste. Nous avons été assez sobres de détails sur les cruelles souffrances des Salésiens expulsés de l'Équateur, pour avoir le droit de reproduire une lettre qui parle des bénédictions accordées à leur apostolat. Elle a été adressée par un Frère des Écoles chrétiennes à notre vénéré Père Don Rua. Après l'avoir lue, nos chers Coopérateurs comprendront plus facilement que le Mauvais se soit mis en frais de rage pour faire jeter hors de l'Équateur une foule d'ouvriers de salut appartenant à diverses Sociétés religieuses, et en qui le clergé séculier trouvait des auxiliaires dévoués, heureux de se dépenser dans les labeurs d'un ministère pénible, prêts à toutes les immolations.

Quito, 25 juin 1897.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

LES bienfaits spirituels que notre Établissement de Quito, qui compte actuellement 1,200 élèves, reçoit de vos Pères depuis quelques années, me font un devoir de venir aujourd'hui vous prier d'agréer l'hommage de mon profond respect et de ma plus vive gratitude.

Vous voudrez bien aussi me permettre, mon Très Révérend Père Supérieur, de vous dire en peu de mots la perte immense qu'a occasionnée pour nous tous, Frères et élèves, l'expulsion si injuste et si pleurée des fils du saint et illustre Don Bosco, dont vous êtes si providentiellement le digne Successeur.

Si le Père Luis Calcagno est encore en Italie, il pourra vous dire ce que notre Établissement et notre Communauté avaient gagné de moralité et de vertu grâce à la sage et si dévouée direction de nos chers amis les Pères Salésiens. A l'occasion de ces nombreuses et pieuses communions préparées d'après le secret si efficace et si divin de votre saint Fondateur, il me semblait respirer cette atmosphère si chrétienne des Établissements de ma chère France. A côté de ce beau spectacle de la religion pratiquée selon les vrais enseignements de Jésus-Christ et de son Église, les sacrifices que nous impose la séparation de notre pays natal nous paraissent bien petits.

Vous ne devez pas ignorer, mon Très Révérend Supérieur Général, que l'Équateur, surtout dans les temps présents, doit être considéré comme un véritable pays de Missions. En conséquence, il y a tant de besogne pour tous les prêtres, que nous voyons notre action sur le cœur de nos élèves bien paralysée quand nous n'avons pas le bonheur d'avoir pour aumôniers des religieux, et surtout des religieux de notre saint Don Bosco, à qui je recommande tous les jours les intérêts spirituels de notre Établissement.

Cette pensée m'excite vivement à venir vous supplier, mon très Révérend Père Supérieur, d'avoir la charité de penser à nous quand vous dirigerez vos religieux sur l'Équateur. Oh! oui, je vous en supplie, au nom du Sacré-Cœur de Jésus, de Marie Auxiliatrice, de votre saint Fondateur, et aussi au nom de notre bienheureux Père Jean-Baptiste de La Salle, envoyez ici un personnel suffisant, afin qu'un de vos Pères puisse prendre la Direction spirituelle de notre vaste Établissement. Oh! si nous pouvions avoir le R. Père Antonio Fucarini, comme le bien se centuplerait chez nous! Voilà à peu près quatre mois que nous avons le bonheur, Frères et élèves, de voir souvent ce saint religieux au milieu de nous. Incalculable est le bien qu'il fait par la prédication et l'administration des Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie; tous nos Frères, tous nos élèves ont mis leur confiance en lui.

Je puis dire sans exagérer que, grâce au zèle du Père Antonio, notre Établissement a repris, en peu de temps, cette allure de moralité qui le caractérisait si bien quand vos Pères étaient nos aumôniers.

Nos 170 enfants qu'il vient de préparer à la première communion sont là, par leur piété et leur bon exemple, qui nous disent bien haut ce que vaut l'application de la doctrine et des enseignements de l'illustre Don Bosco

dans l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse.

Pour corroborer ma pensée, je pourrais aussi parler de la préparation à la première communion des enfants d'une école municipale de Quito, à laquelle vient de se dévouer notre bon Père Antonio.

Je vous en prie, mon Très Révérend Père Supérieur Général, faites que le Père Antonio puisse continuer parmi nous l'apostolat béni qu'il a si bien commencé; il suffirait pour cela, me semble-t-il, qu'il eût assez de sujets pour l'aider dans les différentes branches administratives et disciplinaires de la Maison de Quito, dès qu'il pourra l'ouvrir régulièrement.

Si, comme j'en ai la douce confiance, votre Maison de Quito prend la Direction spirituelle de la nôtre, nous nous entendrons avec vos Pères, ainsi que cela était convenu avec le R. P. Luis Calcagno, pour fournir à votre Établissement nos meilleurs élèves. Mais ce qui incontestablement sera plus précieux encore, c'est que, grâce à cette sage direction, un certain nombre de nos enfants, les plus vertueux et les plus intelligents bien entendu, seront ainsi préparés à la longue pour vos Noviciats, ce qui sera une des plus belles récompenses du dévouement de vos chers Pères.

Daignez agréer, mon Très Révérend Père Supérieur Général, avec l'humble tribut de ma plus vive gratitude pour tout ce que vous daignerez faire pour favoriser notre école, l'hommage de ma plus profonde vénération, et de ma plus respectueuse estime dans le divin Cœur de Jésus.

FRÈRE ALPHONSE JEBERT.



PATAGONIE

Compte rendu des progrès des Missions salésiennes en Patagonie, adressé par Sa Grandeur Mgr. Cagliero à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes de la République argentine.

EXCELLENCE,

J'ai l'honneur de vous présenter un compte rendu des progrès opérés, au cours de l'année écoulée, dans nos Missions des Territoires du Sud de la République.

I

Cette année-ci, comme par le passé, nos Missionnaires ont déployé un grand zèle dans

l'accomplissement de leur saint ministère. Ils ont surmonté des difficultés de toute sorte, supporté de graves privations, parcouru des distances immenses, pour administrer les Sacrements aux fidèles disséminés çà et là dans cette vaste étendue de territoire, et pour instruire dans la foi catholique les Indiens du Chubut, du Rio Negro, du Rio Colorado, du Limay, du Neuquen, de la Pampa centrale et de la Terre de Feu.

J'ai parcouru moi-même plus de 240 lieues, en compagnie d'un catéchiste, pour administrer le sacrement de Confirmation à tous les jeunes gens et aux adultes qui désiraient le recevoir.

Les colons, — ceux qui se sont réunis en groupes de plusieurs familles et ceux qui vivent isolés dans la campagne, — ont participé aux bienfaits de notre sainte religion. Nos Missionnaires se sont fait un devoir de les engager et de les affermir dans la voie de la vertu; ils se sont efforcés de les convaincre de la nécessité et de la grandeur morale du travail, qui fait le bonheur et la richesse de l'individu et de la famille d'abord, de la société ensuite.

A *Roca*, on a érigé et livré au culte une nouvelle église, où accourent en grand nombre les fidèles de toute la localité. J'ai le devoir de remercier les deux compagnies composant la garnison, qui assistent très religieusement aux cérémonies, dont elles rehaussent souvent la splendeur et la solennité par le concours de leur musique instrumentale.

A *Conessa*, j'ai fait ériger, aux frais de l'Institut salésien que je représente, une chapelle provisoire, de toute nécessité en ce pays naissant.

A *Junin de los Andes*, nos missionnaires poursuivent l'achèvement d'une autre chapelle qui sera un foyer de civilisation chrétienne et de vie éternelle pour cette population éloignée de tout centre.

A *Rawson du Chubut*, avec l'assentiment et l'appui si efficace du très estimable Gouverneur de la Province, M. Eugène Tello, on a agrandi l'unique église catholique déjà existante, on l'a embellie et rendue digne de la population, en grande partie catholique, de cette région, où les temples protestants abondent.

Sur les rives du Colorado, on a érigé simultanément un Oratoire avec une chapelle provisoire pour les fidèles épars dans cette vaste contrée. Il est en effet de toute importance que l'on travaille au plus tôt à l'Instruction et à l'éducation morale des nombreuses familles où ni parents ni enfants ne sont encore en règle avec les lois ecclésiastiques et civiles.

Nous poursuivons enfin l'accomplissement de plusieurs autres Œuvres destinées à donner une plus grande impulsion au progrès matériel et à l'avancement moral des pays encore nouveaux du Sud.

II

Nos Missions ont éprouvé, au cours de cette année, deux grandes pertes, qui sont parvenues déjà à la connaissance du public: il suffira donc que je les rappelle brièvement. 1° La mort tragique d'un de nos prêtres les plus zélés, le cher Don François Agosta, emporté par les eaux du Neuquen, tandis qu'il le traversait de grand matin en se rendant à Chosmalal pour présider le chant du *Te Deum* le jour des fêtes nationales. 2° L'incendie de la Mission Notre-Dame de la Chandeleur, située sur la côte orientale de la Terre de Feu argentine. L'Établissement a été entièrement la proie des flammes: église, hôpital, classes, tout a été détruit. Nos missionnaires, les Sœurs de Marie Auxiliatrice et plus 170 Indiens Onas sont restés sans abri.

III

Nos Internats sont toujours plus prospères, nonobstant l'opposition de certaines autorités locales, auxquelles l'ignorance et le parti pris ne permettent pas de reconnaître qu'il n'y a ni éducation solide ni vrai patriotisme sans la Religion, base invariable de notre système d'éducation aussi bien que du programme officiel.

Nos *Écoles d'arts-et-métiers* de Viedma continuent à attirer l'attention des professionnels par leurs travaux d'une exécution remarquable. Notre *École d'agriculture* a toutes les sympathies de ceux qui s'intéressent à la plus utile, la plus morale de toutes les professions: elle est aussi d'un puissant secours à nos Oratoires, nos Asiles, nos Hôpitaux et nos Résidences.

Les *Sœurs de Marie Auxiliatrice* s'occupent avec le dévouement propre à leur sexe et à leur vocation, de l'éducation des jeunes filles pauvres, orphelines ou abandonnées. Elles

travaillent aussi à la réhabilitation des malheureuses femmes coupables de quelque délit ou crime, et dont la chute est bien souvent le résultat de l'ignorance ou d'un moment d'oubli.

Dans nos hôpitaux, les Filles de Marie Auxiliatrice sont la Providence des malades, qu'elles entourent jour et nuit de leurs soins maternels. Tandis qu'elles soulagent les peines physiques, elles mettent un baume sur les misères morales et rappellent aux âmes oublieuses de leurs devoirs leur salut éternel.

IV

Ces Missions, ces œuvres de charité, d'éducation chrétienne, d'enseignement littéraire, industriel et agricole dont dépend, — de l'avis même des hommes les plus éminents de la République — l'avenir et le progrès de ces régions neuves, ne trouvent pas toujours chez quelques autorités locales la protection à laquelle elles ont droit; bien mieux, on leur oppose souvent toutes sortes de contradictions mesquines, au grand préjudice de l'avancement moral et du progrès matériel du pays.

J'ai la ferme espérance que le Gouvernement suprême, et V. E. en particulier, feront bonne justice des contradictions regrettables qu'opposent à notre apostolat des hommes ignorants ou ennemis de la religion catholique et de l'éducation chrétienne.

Je profite de cette occasion pour protester de nouveau que je suis

de Votre Excellence,

Monsieur le Ministre,

Le très dévoué serviteur

✠ JEAN CAGLIERO, évêque.

Viedma, 9 avril 1897.



GRÂCES de MARIE AUXILIATRICE



Ayas (Aoste), 17 juin 1897.

Le soussigné, très reconnaissant envers la Madone de Don Bosco, après Lui avoir envoyé 62 francs, veut absolument que l'on sache

qu'il a été parfaitement guéri, par la puissante intercession de cette Madonne, d'une péritonite invétérée.

CHASSEUR MICHEL-JOSEPH.

* *

Septembre 1897.

Madame Gillavod-Honorée, née Perret, à Cogné (Aoste), offre 5 francs en l'honneur de Marie Auxiliatrice, pour remercier cette bonne Mère de lui avoir accordé la guérison de son mari. Elle demande, comme elle l'a promis, que cette faveur soit publiée dans le *Bulletin*.

* *

Villers-le-Temple (Belgique), 11 septembre 1897.

Merci à N.-D. Auxiliatrice de m'avoir obtenu deux grandes grâces.

LUCIE BILLOU.

* *

La lecture du BULLETIN.

O***, 7 octobre 1897.

C'est la lecture du *Bulletin salésien* qui nous a donné la pensée de recourir à N.-D. Auxiliatrice dans la maladie de notre petite fille, âgée de 14 mois. Elle a été gravement malade de la coqueluche, avec complication d'une bronco-pneumonie. Je vous écrivis pour vous demander une Messe et une neuvaine, qui commença le 15 août. Pendant ce temps, la maladie faisait un réel progrès. Le médecin prévint mon mari du danger qui menaçait notre petite fille. A la fin de la première neuvaine, la maladie resta stationnaire. Une deuxième neuvaine fut faite, et ce n'est qu'à la troisième que le médecin déclara notre enfant sauvée. Nous demandons de nouvelles prières, désirant obtenir encore davantage, tant pour notre petite fille que pour nos autres enfants, et aussi afin de n'être pas ingrats envers la Très Sainte Vierge.

Je promis, si notre petite fille venait à guérir, de le publier dans le *Bulletin salésien*,

afin que ceux qui le liront ne désespèrent jamais de la bonté de la Très Sainte Vierge. Que d'actions de grâces nous devons à cette bonne Mère! jamais nous ne La remercierons assez d'une telle faveur, et ma reconnaissance est si grande que je voudrais dire bien haut et bien fort que Marie Auxiliatrice est toute-puissante.

Permettez-moi, mon révérend Père, de vous donner un petit détail auquel la foi donne son vrai sens.

J'avais en ma possession trois images de Notre-Dame Auxiliatrice; j'en sacrifiai deux, que je coupai en très petits morceaux. Chaque fois que la chère petite malade prenait sa potion, j'avais soin d'y mettre quelques petites parcelles d'images de la T. S. Vierge.

Je vous envoie 12 francs pour une Messe d'actions de grâces à l'autel de la Très Sainte Vierge.

* *

Une dette.

Brusson (Aoste), 24 septembre 1897.

Je vous envoie une petite offrande de 2 frs. pour des grâces obtenues et entre autres la suivante, que j'ai promis de faire publier sur le *Bulletin salésien*. Voici ce que vous pourriez mettre :

« Bien des fois nous avons obtenu des grâces par l'intercession de Marie Auxiliatrice, et spécialement le bonheur de sauver des personnes qui couraient risque de périr sur un glacier. Surprises à notre tour par le mauvais temps, il nous vint à la pensée d'invoquer cette bonne Mère. Sa protection, qui fut visible, nous mit hors de danger.

A. V.

* *

Anonyme.

10 novembre 1897.

C'est le cœur plein de reconnaissance que je viens vous prier de vouloir bien insérer au *Bulletin* l'expression de ma profonde gratitude envers Notre-Dame Auxiliatrice, qui a daigné m'obtenir une bien grande grâce. Cijoint une offrande de 10 francs, dont 5 francs pour la célébration d'une messe d'actions de grâces à l'autel de Marie-Auxiliatrice, et 5 francs pour les enfants de Don Bosco.

Une Coopératrice de Segré (M.-et-L.).

1.*** (France).

80 francs pour les orphelins de Don Bosco pour deux grandes grâces obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice et de saint Antoine de Padoue. Je prie cette bonne Mère et ce puissant Bienfaiteur de vouloir bien me continuer leur protection, à moi et à toute ma famille.

H. L.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices etc.

Caroline Taddei Togni, *Faido*. — J.-B. Tamiotti, *La Loggia* (5 fr.) — Mme E. R. Suse (15 fr.) — Marie Du liman-Pero H. S. *Bonifacio de Vérone*. — Félicité Vaudero, *San Marzanotto d'Asti* (5 fr.). — Les sœurs Baldini. *Sarravalle di Vittoria* (3 fr.) — Caroline Pozzi-Bellingardi, *Bucto Arsizio* (3 fr.) — Jeannette Paparo, *Badolato-Colabria*, rend à Marie de vives actions de grâces pour elle et au nom de son oncle Antoine Paparo (25 fr.) — Marie Mattevi, *Segonzano*, au nom de diverses personnes (6 fr.) — Ermine De Boli Musoni, *Corte di Cortesi (Crémone)* offre 55 fr. en actions de grâces de faveurs obtenues à ses enfants et demande la célébration de deux messes. — Baptiste Massara, *Alice Castello*. 2 fr. pour une messe. — M. Galeazzi et sa famille. — Clorinde Boschi-Mori, *Mamiano de Parme*, offre 2 fr. pour la célébration de deux messes en actions de grâces de deux faveurs signalées. — Rose Caviglia, *Sasello* offre à Marie Auxiliatrice une paire de boucles d'oreilles. — Gabrielle Dutto, *Brescia*, pour la guérison obtenue au jeune Joseph Gastinelli atteint d'une fièvre typhoïde. — Joseph Lardito, *Alice Belcolle*. — Françoise Palisero, *Grinzano d'Ala*, qui tombée depuis plusieurs mois dans un état de faiblesse absolue recourut à Marie Auxiliatrice, commença une neuvaine de prières et sentit un prompt soulagement. — Un dévot de Marie Auxiliatrice, *Vezia (Canton de Tessin)* pour la guérison obtenue au cher et digne curé de ce pays. —



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 décembre 1897 au 15 janvier 1898.

France.



S. G. M^{sr} Dusserre, archevêque d'Alger.
S. G. M^{sr} Marpot, évêque de Saint-Claude.



ARRAS : M. Renard, *Auxy-le-Château*.
BELLEY : M^{lle} Annette Maillard, *Bourg-en-Bresse*.
BESANÇON : M^{lle} Méline Coudriet, *Oigney*.
— M. J.-B. Perot, *Vesoul*.
BLOIS : M. le Ch^{no} Allard, *Mer*.
BORDEAUX : M. le Ch^{no} Guiraud, *Cadillac*.
CAHORS : M^{mo} Vidal, *Cahors*.

CAMBRAI : M. l'abbé Delcambre, *Rousies*.
— M^{mo} Trouillet, *Lille*.
— M^{mo} Françoise Danjou, *Radinghem*.
— M. l'abbé Florimond Descat, *Roubaix*.
CHARTRES : M. l'abbé Reinert, *Chartres*.
FRÉJUS : M^{lle} Lucie Revest, *St-Cyr*.
— M^{lle} Dorothee Vergelin, *Le Luc*.
— M^{mo} Guérin, *Hyères*.
— M. l'abbé L. Guis, *Pierrefeu*.
LAVAL : M^{mo} A. de la Cherbonnerie, *Laval*.
LIMOGES : M^{mo} Virginie Madeleine Dervaud, *Rochechouard*.
LUÇON : M. Guédon, *Froment-de-Treize-Vents*.
MARSEILLE : M^{lle} Rostand, *Marseille*.
— M. l'abbé Aubert, *Mazargues*.
MONTAUBAN : M. l'abbé Sicard, *Montauban*.
— M. l'abbé Magnol, *Montauban*.
— Mère Saint-Joseph, Supérieure de Saint-Maur, *Montauban*.
NICE : M^{mo} Virginie Isnard, *Nice*.
PARIS : M^{mo} Favard, *Paris*.
— M^{mo} A. Brière de l'Isle, *Paris*.
— M^{mo} V^{ve} Audibert, *Paris*.
— M. Eugène Goisset, *Paris*.
— M^{mo} M.-T. Arias, *Paris*.
— M^{lle} F. Emilie Arias, *Paris*.
PÉRIGUEUX : M. le Ch^{no} Polydore, *Périgueux*.
RENNES : M. le Ch^{no} Durant, *Rennes*.
LA ROCHELLE : M. le Ch^{no} Birot, *La Rochelle*.
ST BRIEUC : M^{mo} V^{ve} Rivière-Arnoult, *Dinan*.
SENS : M^{mo} la C^{sse} de Trebous, *Avallon*.
VALENCE : M^{mo} Augier, *Monthum-les-Bains*.
VANNES : Sœur Marie-Elise Bossard, *St Laurent*.
ALSACE LORRAINE : HERRL. Dr. L. Meyer, *Molsheim*.

Étranger.



AUTRICHE-HONGRIE : M. Zapletal, *Graz*.
BELGIQUE : M^{lle} Nelly Ghislain, *Fontaine l'Evêque*.
— M. Meens de Prol, *Anvers*.
— M^{lle} Laurence Franquenne, *Liège*.
— M. l'abbé A. Lhooucq, *Rinnillies*.
— M. Eugène Delval, *Templeuve*.
— M. Jean-Pierre Verbeeck, *Anvers*.
— M^{lle} Eugénie Libert, *Soignies*.
HOLLANDE : M. B. Driessen, *Amsterdam*.
ITALIE : M^{mo} Catherine Ottino, *Aoste*.
— Sœur Marie Pie, *Aoste*.
ANTILLES HOLLANDAISES : Le T. R. Père van Rijn *Bonaire*.
SUISSE : M^{lle} Céline Lugon, *Fins-Hauts*.
Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à Don Lemoine, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO
1898 - Imprimerie salésienne.